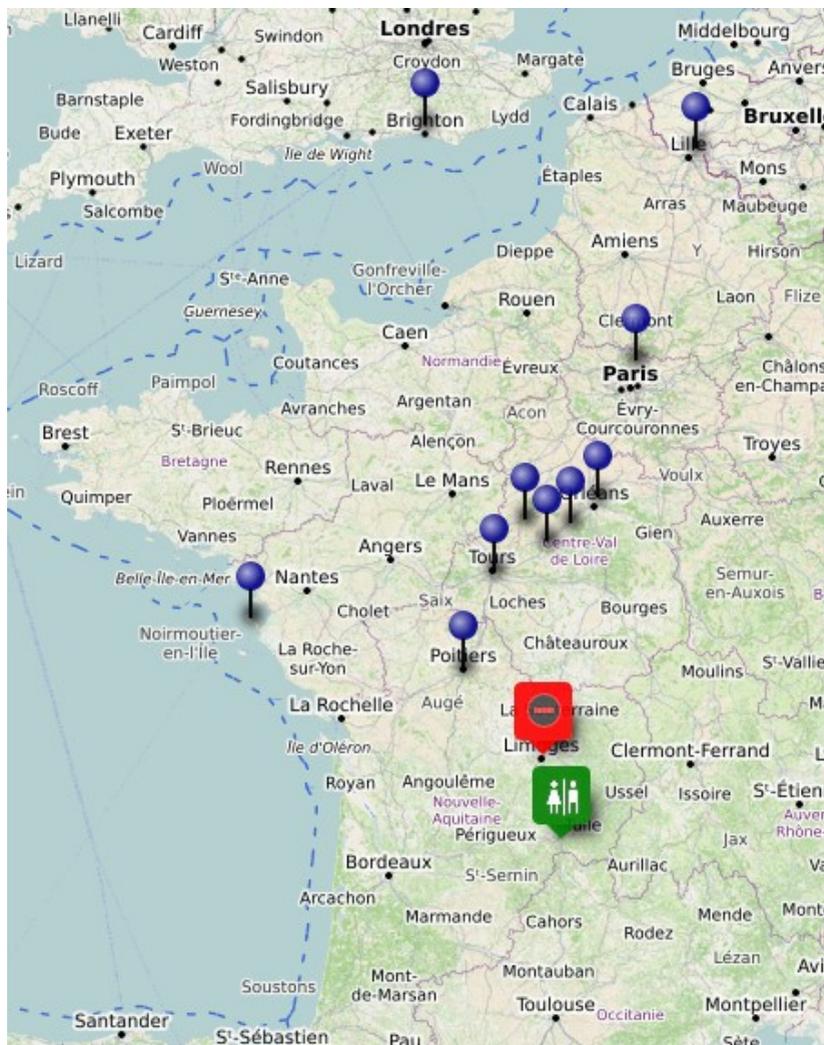


Côté Pile

ou ma période Française
de 1956 à 1975



Côté Pile

Sommaire

1. Introduction.....	3
2. Paris.....	4
Notre Immeuble.....	4
Le quartier.....	8
L'hôpital Trousseau.....	11
La vie à Paris.....	12
La guerre d'Algérie.....	14
L'oncle Jean.....	14
A la campagne.....	16
Ma scolarité.....	23
3. Beaugency.....	28
La maison.....	28
La vie à la maison:.....	30
Le collègue.....	32
Ma petite vie personnelle.....	33
4. Orléans.....	36
L'internat.....	36
Les cours.....	41
Mai 68, avant – après.....	42
Le baccalauréat	45
5. 1970 : 2 accidents en 1 mois.....	48
6. 1970 : le grand virage.....	50
7. Poitiers.....	54
Chez Lucette.....	54
La Cité U.....	56
BéréniSS – ma R8.....	57
Camille et les copains.....	59
La classe prépa.....	60
Sup de Co.....	63
Les associations.....	69
les bizutages.....	71
le service militaire.....	72
8. Suite et fin.....	75

1. Introduction

Après avoir décrit mes années africaines dans « Moi l'Africain », je m'attaque à l'autre facette de ma jeunesse, le « côté pile », ma vie en France.

J'ai organisé ce récit par « lieux de vie », ou plutôt par « lieux scolaires ».

Certaines périodes s'imbriquent avec mes années africaines, puisque ma scolarité a été en « pièces détachées » pour la partie collège.

En première page, j'ai mis une carte de France avec des points bleus pour tous les lieux cités, un point rouge pour Limoges, vous comprendrez pourquoi, et un symbole vert pour le bassin de Brive la Gaillarde, là où nous sommes installés maintenant et d'où j'ai écrit ces lignes sur mon premier bureau.

2. Paris

Nous nous sommes installés à Paris à notre retour de Madagascar, soit en 1956. Je crois que c'est l'oncle Henri, par ses relations, qui nous avait trouvé notre appartement, dans un immeuble tout neuf, au 4 rue du Docteur Victor Hutinel – Paris 13^e.

Notre Immeuble

L'immeuble était entouré par les rues du Dr Victor Hutinel, du Dr Charles Richet, rue Nationale et la rue Jeanne d'Arc. C'était un immeuble en brique rouge, avec une grande cour intérieure, et des commerces situés plutôt vers la rue Nationale.



Cette photo est récente, l'environnement n'était pas le même, mais l'entrée était identique, la conciergerie se trouvait juste à droite en entrant, c'est là que l'on prenait le courrier.

Les concierges : c'était un couple qui habitait au rez-de-chaussée (les 3 fenêtres du bas). Madame s'occupait du courrier et de l'accueil des visiteurs. Monsieur entretenait le jardin intérieur, s'occupait du chauffage et du ménage dans les escaliers et couloirs.

Je vois, sur la photo, un digicode ... je suppose qu'il n'y a plus de conciergerie ? Par contre l'immeuble est toujours identique à ce que j'ai connu.

Nous habitons un appartement avec tout le confort : 2 chambres, salle de bain et WC séparés, cuisine et un séjour avec balcon, chauffage central et eau-chaude en « collectif » . L'appartement était au 5^e étage, avec ascenseur, donnant dans l'angle de la rue du Dr Charles Richet et de la rue Jeanne

d'Arc. Mais c'était un « pan coupé », si bien que la chambre des parents et surtout le séjour n'étaient pas « au carré » mais en « trapèze », d'ailleurs l'extrémité du séjour n'était pas très large.



A droite de la fenêtre de notre chambre, il y avait la fenêtre de la salle de bain, puis celle de la cuisine. A droite du balcon, la fenêtre de la chambre des parents et à gauche celle du séjour-salon.

Les WC : papa avait l'objectif d'y installer une étagère, en hauteur, pour y ranger les valises vides. Mais à l'époque la perceuse n'existait pas, il fallait percer le mur à l'aide d'un tamponnoir. Ça marche dans les murs pleins, mais dans les cloisons en brique creuse ... le tamponnoir est passé dans le trou plus d'une fois ... et cela faisait un énorme trou, pas franchement rond. Donc Papa en a rebouché plusieurs avec du plâtre. Mais une fois le trou fait, les chevilles pour murs creux n'existaient pas, on utilisait des cales en bois que l'on fixait au plâtre. Il nous est arrivé à plusieurs reprises d'entendre « un grand bruit » venant des toilettes, l'étagère était tombée avec les valises. Et Papa recommençait ... je crois qu'il a fini par abandonner.

Dans la chambre, Papa nous avait fabriqué des lits gigognes, sous les conseils de M Favrais je crois. Dans la journée les lits étaient l'un sous l'autre, ce qui laissait de la place, et la nuit Jean-Paul dormait dans le lit du bas et moi dans celui du haut, parce que j'étais moins lourd ... il faut dire que ce n'était pas très stable.

Il y avait un bureau que l'on se partageait avec Jean-Paul pour faire nos devoirs. Bureau avec 3 tiroirs et une tablette rétractable. Un beau bureau en bois. C'est celui sur lequel je suis en train d'écrire ces lignes ... Papa l'a remis en état il y a quelques années et je l'ai récupéré.

Toujours dans la chambre, il y avait notre meuble à jouets, derrière la porte. Quand Maman voulait que l'on range, elle arrivait avec l'aspirateur, on se dépêchait de tout faire disparaître dans le meuble.

Dans le séjour, au sol, il y avait un grand tapis sous la table de séjour, avec des motifs qui formaient des bandes, une faisait le tour du tapis, et d'autres se rejoignaient au centre. C'était mon terrain de jeu favori avec mes petites voitures, des Solido !

Nous avions également une cave dans les sous-sols de l'immeuble. D'ailleurs toutes les caves communiquaient et l'on pouvait aller d'un escalier à l'autre par les caves. Mais le concierge n'aimait pas beaucoup que l'on (les enfants) se promène dans les sous-sols, et c'était très obscur.

Au 4^e étage, il y avait la famille Favrais. Monsieur travaillait dans une usine qui fabriquait des téléviseurs, il était ébéniste ... et oui, les premiers téléviseurs, pour contenir l'écran cathodique, très profond, et un peu d'électronique, avaient besoin d'un conteneur en bois verni. Ils avaient 2 enfants, Serge qui était de l'âge de Jean-Paul et Joëlle qui avait mon âge. C'était donc nos copains.

Pour communiquer, la chambre de Joëlle étant juste en-dessous de la nôtre, j'utilisais le système de chauffage : les radiateurs étaient reliés à la verticale, d'un appartement à l'autre, donc je frappais sur le tuyau de chauffage, elle me répondait de la même manière, et généralement 5 minutes plus tard elle montait chez nous.

La famille Favrais avait eu la télé avant nous. M Favrais pouvait avoir des postes de télé sans marque, donc beaucoup moins cher. Nous allions donc

voir les émissions de la seule chaîne de télé, l'ORTF, chez eux. La télé était en noir et blanc, il n'y avait des émissions qu'en soirée. Ensuite, Papa avait acheté un téléviseur, via M Favrais, et nous pouvions regarder le journal du sport le dimanche en fin d'après-midi, c'était lassant, ils passaient des panneaux de résultats et quelques reportages, peu de direct à l'époque présentés par J Sallebert, R. Chapatte, etc. Et après dîner, il y avait des émissions de variétés présentées par P. Bouvard, Mireille, etc., nous étions à la fin des années 50, nous n'étions pas à l'époque « yéyé », mais plus classique avec Edith Piaf, Yves Montand, etc. On captait les émissions via une antenne intérieure, posée sur le poste. Il fallait donc l'orienter correctement, et très souvent, il fallait revoir les réglages de réception et d'affichage, via des petits potentiomètres à l'arrière du poste, que l'on tournait avec un petit tournevis. Mais quand on était derrière le poste (un meuble), on ne voyait plus l'écran, il fallait que quelqu'un tienne un miroir face au poste. Il est arrivé souvent de ne pas réussir à voir l'émission. Ce poste a ensuite été installé chez Mémère Jeanne, à Beaugency, mais ça c'est pour un peu plus loin dans ce récit.

Nous écoutions également la radio, Radio France ou Radio Luxembourg, surtout le midi, il y avait des feuilletons radiophoniques tels que « sur le banc » avec Jeanne Sourza et Raymond Souplex, dans le style « chansonniers clochards », ou encore « ça va bouillir » avec des gens comme Francis Blanche.

Au 6^e étage, juste au-dessus de chez nous, il y avait une autre famille avec des enfants, au moins 3. Je ne me rappelle plus de leur nom, mais on jouait aussi avec les enfants qui étaient dans mon âge, voir plus jeunes.

Sur notre palier, nous avions comme voisin Mme & M Zambo. Mme Zambo était malade, un cancer. Elle m'a gardé quelque fois. Leur appartement était plus petit que le nôtre et plein de bibelots. Donc je restais assis sur un fauteuil à lire en attendant que Maman vienne me chercher. Mme Zambo est décédée, M Zambo est resté seul, toujours habillé de son costume trois pièces, cravaté. Il était très discret et toujours très poli.

Toujours sur le palier, il y avait l'ascenseur et à côté le vide-ordures. Tout y passait et ça tombait directement au sous-sol dans des grandes poubelles.

On savait quand quelqu'un jetait une bouteille, fait rare car elles étaient consignées, ou une boîte de conserves.

L'ascenseur, j'y ai laissé ma trace ... C'était un ascenseur avec une porte pleine sur l'extérieur et un grille repliable à l'intérieur. Un soir, en rentrant de promenade, je me suis amusé à passer le pied à travers la grille intérieure pour faire rebondir le bout de ma chaussure, à chaque étage, sur les portes extérieures. Tout d'un coup, c'est tout mon pied qui est parti. Il s'est retrouvé coincé entre la cage de l'ascenseur et le mur, entre 2 étages. L'ascenseur s'est bloqué, toute la famille était coincée à l'intérieur. J'ai hurlé ! Je ne me souviens pas avoir eu mal, mais j'ai eu très peur. Le concierge est arrivé, il a appelé les pompiers qui ont mis beaucoup de temps à me dégager, après avoir découpé ma chaussure et agrandi l'entaille dans le mur. J'ai fini ma nuit à l'hôpital Trousseau, dans mon connu, j'expliquerai pourquoi un peu plus loin, avec un arceau qui soulevait le drap au-dessus de mon pied. Mais je n'ai jamais eu de séquelles.

Le quartier

La rue Nationale était la rue commerçante. Une rue avec des bâtiments anciens et des commerces de proximité en allant vers la ligne de métro. La partie de notre immeuble qui donnait sur cette rue avait des commerces : boucherie, pressing, etc. D'ailleurs, en regardant la vue du quartier sur Mappy, j'ai vu que certains commerces existaient encore. Une dénommée Annie Chancel, dite Sheila, aurait été en famille avec le boucher de l'immeuble et aurait habité dans le quartier. Bon, elle était plus âgée et faisait partie des « grands », elle jouait avec nous autour de l'immeuble.

La rue du Dr Charles Richet était composée d'un immense terrain abandonné avec des bâtiments désaffectés, l'ensemble était entouré d'un grand mur. Il me semble que des travaux de démolition avaient commencé avant notre départ de Paris.

La rue du Dr Victor Hutinel avait, sur le côté opposé à notre immeuble, des constructions neuves en chantier.

Ces 2 rues servaient de parking quand Papa ne mettait pas la 4 CV au garage.

Enfin, dans la rue Jeanne d'Arc, en face l'immeuble, il avait l'usine SAY, une sucrerie qui fonctionnait au charbon. Tout le quartier était recouvert de poussières de charbon. J'ai même appris à écrire le mot « sale », avec mon doigt sur les carrosseries des voitures qui étaient recouvertes de poussière noire. Si vous ajoutez à cela, la circulation automobile, les bus de l'époque et autre camions de livraison, nous vivions dans la pollution. J'y reviendrai un peu plus loin.

Les trottoirs de l'immeuble étaient notre terrain de jeu. Patins à roulettes, d'abord à 2 fois 2 roues, puis à 3 roues, parties de billes ou circuit de petites voitures que l'on traçait sur le sable et la poussière qui recouvrait le trottoir, marelle sur le trottoir, ou encore parties de cache-cache dans les voitures en stationnement. Là se retrouvaient tous les gamins de l'immeuble qui se regroupaient par tranches d'âge.

Pour jouer, nous allions assez souvent, à pied par des petites rues, au Parc de Choisy. Il y avait un bassin, un manège, des allées recouvertes de sable, et même un plateau goudronné pour le patin à roulettes. Dans le bassin on pouvait y faire naviguer des bateaux à voile loués par un monsieur. Pour les faire avancer, ou les récupérer, on avait une grande perche. On poussait le bateau, et voguait le navire. Certains, de milieux plus aisés, venaient avec des bateaux à moteur électrique, voir même avec télécommande reliée par un câble au bateau, le sans fil n'existait pas. Et nous on construisait des sous-marins motorisés : un morceau de manche à balais, du plomb (l'oncle Jean nous fournissait), une hélice fabriquée à la main (encore l'oncle Jean), un crochet et un élastique. Le plomb maintenait le manche à balai immergé, il fallait faire des réglages préalables dans la baignoire. L'élastique reliait le crochet à un bout du manche à l'hélice à l'autre bout. On vrillait l'élastique avec l'hélice et on lâchait le sous-marin dans le bassin. Bon, assez souvent, il s'arrêtait au milieu du bassin, entre deux eaux. Mais on avait tout prévu : une cordelette avec un plomb au bout, on la lançait pour accrocher notre engin et le ramener à la côte. Que de navigations incroyables sur ce bassin, et de nouveaux défis lancés à chaque retour.

Les allées ensablées nous permettaient de tracer de grands circuits pour jouer aux billes ou aux petites voitures. Et le plateau goudronné a été mon terrain d'entraînement et de perfectionnement au patin à roulettes.

La rue Jeanne d'Arc, dans sa partie entre notre immeuble et la Place Jeanne d'Arc, était également très commerçante. A l'angle de la rue Clisson, il y avait un « Viniprix », une sorte de supérette qui vendait du vin à la « tireuse », Papa amenait ses bouteilles et les remplissait au pied d'immenses cuves, ça sentait la vinasse ... Sur la vue prise sur Mappy, l'enseigne est encore là, en partie :



De l'autre côté de la rue, il y avait la crèmerie, on y achetait le lait au litre, on apportait notre bidon en aluminium. La boulangerie était juste à côté. Donc quand Papa préparait la liste de courses, il commençait toujours par : pain, vin, lait ...



Un peu plus haut, sur le côté gauche, l'oncle Jean et la tante Hélène habitaient dans un immeuble, au 6^e étage, avec balcon. Ici, sur la photo, l'oncle Jean, l'oncle Henri et la tante Hélène, sur leur balcon de la rue Jeanne d'Arc.

Leur appartement n'avait qu'une chambre et était chauffé par un poêle à charbon, l'oncle Jean montait chaque jour le seau de charbon, au 6^e étage, sans ascenseur.

Dans la rue Clisson, sur la droite de la photo ci-dessus, l'oncle Jean avait son atelier de plomberie. Que ce soit dans son atelier ou dans leur appartement, ils m'ont gardé plusieurs fois des après-midi entiers, je devais sûrement être malade. Je me souviens de cet après-midi que j'ai passé dans l'atelier, avec Nisette, l'épagueul breton que l'oncle Jean emmenait partout avec lui. J'étais assis au sol, l'oncle Jean m'avait donné une planche, des clous et un marteau. J'ai bien enfoncé tous les clous dans la planche, et lui il a pu travailler tranquillement.

Revenons à la rue Jeanne d'arc, en amont de la photo, il y avait le marchand de journaux où l'on allait, chaque jeudi, acheter Mickey et je pouvais garder la monnaie. Mais il y avait aussi le dentiste, celui qui m'a cassé une fraise dans une dent, et qu'il avait refermée telle que. Dent qu'il a fallu faire couronner quelques années plus tard. Pour éviter que l'on pleure ou que l'on crie, il mettait un petit nœud sur la courroie de la roulette, à l'époque les outils étaient entraînés par un système de courroies, et il nous demandait de la suivre des yeux ... Toujours du même côté il y avait le coiffeur. Là où je ne voulais jamais aller. Maman me faisait marcher de ce côté là de la rue, elle ouvrait la porte du coiffeur et me poussait à l'intérieur avant que j'ai eu le temps de réagir. Je n'ai jamais aimé aller chez le coiffeur.

Côté droit de la rue, toujours en amont de la photo, l'oncle Jean avait un garage, il en sous-louait une partie à Papa pour ranger la 4 CV. Mais il fallait sortir la voiture de l'oncle pour pouvoir entrer ou sortir notre voiture, raison pour laquelle, lorsque l'on rentrait tard, Papa garait la 4 CV dans la rue. L'oncle Jean, à l'époque, avait une Traction noire, puis il a eu une 403.

Tout en haut de la photo, il y a la Place Jeanne d'Arc avec l'église que l'on appelait Église Jeanne d'Arc mais qui s'appelait, et s'appelle toujours, Notre Dame de la Gare. Sur la place, il y avait le marché, celui sur lequel Sheila a commencé à chanter, mais bon, je ne l'ai jamais entendue, j'étais déjà parti. Et sur la droite de la place il y avait une marchande de bonbons. Quand j'allais à l'école primaire, rue de Patay, je passais par là, le vendredi je pouvais m'acheter des caramels à 1 franc, des coco boers, des Mistral gagnant et autres bonbons à pas cher. Pourquoi le vendredi, parce que j'avais gardé la monnaie de Mickey du jeudi ... déjà prévoyant ...

L'hôpital Trousseau

Il faut bien que j'en parle. J'étais un habitué des lieux. Il y avait une infirmière, qui parlait fortement du nez, en me voyant arriver, elle s'exclamait : « ah, voilà mon petit client ... ».

En fait, j'étais toujours malade, très fatigué, le teint jaune, tellement jaune que Maman m'avait emmené faire des examens à Trousseau pour savoir si je n'avais pas la jaunisse. Je digérai très mal, beaucoup de reflux après les repas, des vomissements réguliers et surtout j'attrapai tous les virus qui

passaient par là, avec des complications que le médecin n'avait jamais vues. Mais je n'étais pas chétif, je grandissais normalement.

Donc j'allais presque tous les jeudis après-midi à l'hôpital Trousseau pour faire des examens. On m'a fait avaler des tas de potions plus ou moins colorées et plus ou moins liquides, pour radiographier mon estomac, mes intestins. On m'a fait aussi plein de prélèvements, d'examen, etc. Je voulais bien, j'étais très patient, mais ils ne trouvaient rien.

C'est là aussi que l'on m'a opéré des amygdales. Des fois que cela vienne de là ! C'était « à la chaîne », nous étions assis les uns à côté des autres, un monsieur passait devant nous avec un grand outil, il fallait ouvrir grand la bouche, il coupait et passait au suivant, il fallait recracher dans la bassine que l'infirmière tenait en le suivant, et ensuite il y avait une troisième personne qui nous donnait de la glace à sucer. Puis direction un lit d'hôpital où l'on restait en observation pendant une nuit.

J'ai fait quelques autres nuits à Trousseau, sûrement à cause d'une maladie qui s'infectait.

En 1960, ils m'ont fait des tests d'allergies, et ils ont découvert que j'étais allergique aux poussières de Paris ... Je dirai maintenant que j'étais « attaqué » par les poussières de la sucrerie SAY, des autobus et des camions de livraisons, et que j'en ai toujours des séquelles.

En 1961 nous avons quitté Paris pour Port-Gentil, mon teint a changé, je n'ai plus eu de maladie avec infection grave, il n'y a que ma digestion qui est toujours aussi fragile. Merci SAY !

La vie à Paris

Papa était militaire à Villacoublay, plus exactement « soldat-militaire », c'est moi qui lui avait donné ce titre, ne sachant pas s'il fallait dire « soldat » ou « militaire ».

Maman a travaillé quelques temps dans un atelier de couture, proche de la rue de Patay, chez un « juif », comme on disait à l'époque, mais non déclarée. Elle n'y allait pas tout le temps, juste quand ils avaient besoin d'elle.

Avec Maman, nous prenions le métro, déjà pour aller à Trousseau, ou pour aller faire des courses dans Paris. J'y ai connu le métro sur roues en fer, ça faisait beaucoup de bruit, ça cahotait et il fallait faire poinçonner son billet avant d'entrer dans la station. Le poinçonneur, pas celui des Lilas mais celui de « Nationale », prenait le billet de chacun et y faisait un trou avec une pince. Il avait plein de petits bouts de papiers à ses pieds. Ensuite on a connu le métro sur pneus, d'abord sur quelques lignes que l'on privilégiait, quitte à allonger le trajet. Lorsque je reprends le métro, aujourd'hui, cela s'est modernisé, mais dans l'ensemble c'est toujours la même ambiance, pas très gai, on est pressé d'en sortir.

Pour Noël nous allions voir les vitrines des grands magasins, avec les Pères Noël fictifs qui voulaient nous prendre en photo. Il y avait du monde, beaucoup de monde.

Maman aimait bien aller se promener sur les Gobelins ou autres lieux de Paris. Moi je trouvais qu'il fallait marcher beaucoup, que les murs étaient gris, que tout était sale. Je n'ai jamais vraiment aimé Paris. C'est sûrement ce qui m'a poussé à refuser d'aller y travailler, pourtant les opportunités de carrière y étaient nombreuses et plus intéressantes qu'en banlieue, nous avons toujours été d'accord sur ce choix avec Françoise.

Le dimanche, nous allions voir la famille, soit chez Marcelle et Karo. Marcelle était couturière à la tâche, elle fabriquait des manteaux que Karo allait livrer. Je crois me souvenir qu'au début il était représentant en marionnettes et autres objets d'animation des vitrines.

Ou alors nous allions à Chevilly la Rue, chez les cousines. Au début, c'était chez leurs parents, le frère de Pépère Louis. Là on retrouvait les « cousins de Chevilly », les frères des cousines avec leur enfants. Je ne me souviens plus de tous les noms, par contre je me rappelle très bien des longues parties de jeux de société : petits chevaux, jeu de l'oie, monopoly, etc. C'est peut être là que j'en ai été « gavé » ? On prenait le goûter, et on recommençait à jouer. Je me souviens de cette fois où Jean-Paul avait été malade en revenant de chez les cousines, nous y étions allés en bus, Papa était déjà à Port-Gentil, il avait fallu descendre du bus, il faut dire qu'au goûter il y avait du saucisson, du pâté et des gâteaux ...

La guerre d'Algérie

Papa allait à Villacoublay par le métro et le bus, en tenue de militaire. Mais vu les événements, dans Paris, il avait été autorisé à s'habiller en civil pour son trajet et il avait été doté d'un couteau d'attaque pour sa défense en cas de besoin.

La rue n'était plus très sûre, les « paniers à salade » (camionnettes des policiers) avait été équipés de grillages aux fenêtres (il n'y avait pas de vitre) et sous les bas de caisses, pour éviter qu'un « algérien » ne lance une grenade dans, ou sous, la camionnette. La police était lourdement armée et toujours sur ses gardes.

Papa nous avait « briefé » : quand vous êtes dans la rue, si vous entendez tirer, couchez-vous ...

J'ai entendu, le soir ou de nuit, des tirs de mitraillette à la station Nationale et dans la rue Jeanne d'Arc. Une nuit, il y a eu une forte explosion, c'était un « algérien » qui avait sauté avec sa grenade, le long de l'usine SAY, juste en face de l'immeuble.

Et pourtant on continuait à jouer et nous déplacer dans la rue.

L'oncle Jean



Les oncles, Jean et Henri, les deux frères de Mémère Jeanne, ont pris une grande part dans notre vie parisienne, surtout l'oncle Jean qui habitait à quelques centaines de mètres de chez nous.

Pour mardi-gras, l'oncle Jean arrivait, par surprise, il se présentait avec un masque très laid et faisait peur à Maman qui lui ouvrait la porte. Bien sûr il avait d'autres masques et déguisements pour Jean-Paul et moi.

Lorsqu'il revenait de Marcoule, où il avait un chantier sur le site nucléaire, il nous ramenait toujours des nougats de Montélimar, sous toutes les formes possibles.

C'est lui aussi qui venait nous chercher pour aller à la foire du Trône, c'était manèges à gogo, barbe à papa et nougats.

Il m'a souvent emmené au Bois de Vincennes, que j'appelais le « bois de vaisselle », pour promener Nisette, aller voir les chevaux au champ de courses, ou encore s'amuser à me faire peur en me faisant croire qu'une grosse branche tombée au sol c'était un vieux bonhomme, un « clodo » ...

C'est lui encore qui nous emmenait, ou venait nous chercher, à l'aéroport lorsque l'on partait ou l'on revenait du Gabon. Il était, d'ailleurs, déjà là à notre arrivée de Madagascar, au Bourget.

Lorsque Orly a été construit, il nous y a emmené quelques fois, c'était les « dimanches à Orly », on allait voir les avions, les voir atterrir et décoller. Une fois, je m'étais perdu. J'étais collé à la balustrade à regarder les avions, et je n'ai pas vu les parents repartir. Ensuite j'étais perdu dans la foule. Le personnel de l'aéroport a fait une annonce par haut-parleur, et Papa et Maman sont venus me chercher, ils étaient inquiets.

Nous allions aussi, de temps en temps, chez l'oncle Henri. Ils avait deux fils, Alain, l'aîné, et Philippe qui était entre Jean-Paul et moi. La tante Henriette était couturière, mais plutôt pour ces dames de la bourgeoisie parisienne. Ce n'était pas le même style que l'oncle Jean, même s'ils étaient plombier tous les deux, Henri était plus un « homme d'affaires », jouant en bourse et avec des relations « politiques » et autres.

Je me souviens du mariage d'Alain. C'était à Paris, dans une très grande demeure avec un grand parc. Beaucoup d'invités, et du « beau monde » je crois. Mais c'était pendant le Tour de France ! Donc, l'oncle Henri, l'oncle Jean, Pépère André, Papa et moi, nous sommes allés dans la grosse voiture, une Opel je crois, de l'oncle Henri, pour écouter, à la radio, le direct de la course ... jusqu'à l'arrivée ... il faut dire qu'il y avait sur un vélo, un dénommé Louison Bobet que l'oncle Henri connaissait, et puis on ne sacrifie pas une étape du Tour de France !

A la campagne

- Binas

Comme je l'ai écrit un peu plus haut, j'étais tout le temps malade, le teint jaune, donc, dès que possible, pour chaque vacances, on m'emmenait respirer le bon air à la campagne, c'est à dire à Binas, Moisy, Lailly en Val, chez les grands-parents.

Tout d'abord, à la ferme, à Binas (Loir et Cher, pleine Beauce). C'est là que je suis arrivé à notre retour de Madagascar (Cf Moi l'Africain), mais j'y suis retourné assez souvent en vacances, été comme hiver.

C'était une ferme typiquement Beauceronne, avec ses grands bâtiments, sa cuisine que Mémère appelait la « pièce », c'est là que l'on vivait dans la journée. A côté de la cuisine il y avait la chambrée pour les « gars de la machine ». Je m'explique : à l'époque il n'y avait pas de moissonneuse-batteuse, mais juste des moissonneuses, il fallait donc faire appel à une machine pour battre le blé. C'était une équipe complète qui venait avec la fameuse « machine », il fallait les loger et les nourrir, et ça mangeait bien ! D'ailleurs la ferme était réputée pour sa bonne cuisine, Mémère Jeanne a toujours été habituée aux grandes tables. Après cette « chambrée », il y avait le té aux cochons, c'est là que l'on emmenait les restes des repas.

Dans le bâtiment en face, il y avait deux chambre et une salle de bains, petite, la salle de bains, et uniquement avec de l'eau froide ... Pour se laver à l'eau chaude, il fallait aller dans la « pièce », et se laver dans un baquet. A côté de ces chambres, il y avait l'étable avec quelques vaches, j'y ai d'ailleurs assisté à la naissance d'un veau, et encore à côté se trouvait l'écurie avec deux chevaux, des chevaux de trait bien sûr. Pépère me montait de temps en temps sur l'un des chevaux et me faisait traverser toute la cour.

En arrière de la cour, il y avait les hangars pour le foin, la paille, et la fosse à purin.

Pépère avait voulu apprendre à Jean-Paul à conduire le tracteur, mais Jean-Paul a été surpris par le démarrage et s'est retrouvé dans la fosse à purin ... Mémère a copieusement « rouspété » le grand-père.

Pour terminer le tableau, il faut que je présente Cerdan. C'était le berger allemand de la ferme. Le grand-père lui avait donné ce nom en souvenir du boxeur, et il l'emmenait à la chasse ... mais Cerdan ne ramenait pas toujours le gibier, il avait tendance à le déguster sur place !



Sur cette photo, prise à la ferme, on y voit de gauche à droite : Cerdan tenu par ?, Pépère André avec un lièvre à la main, Tante Hélène, Mémère Jeanne, Jean-Paul en short devant, Michèle et Guy tenant certainement Sylvie, peut être Philippe devant, l'oncle Jean, Maman et

Papa, Mémère Louise (la mère de Mémère Jeanne et des oncles Jean et Henri) avec Nisette, l'oncle Henri et la Tante Henriette, et peut être moi devant.

La ferme servait de rendez-vous de chasse pour le grand-père et les deux oncles venus de Paris. Ils m'ont emmené quelques fois, mais, bon, je ne faisais que suivre derrière eux dans les champs de Beauce. Les retours étaient toujours suivis d'un repas dans la « pièce », repas préparé par Mémère. Nous étions nombreux à table, tous les invités partageaient le repas.



C'est deux photos ont été prises dans la cour de la ferme, sur celle de gauche Pépère et celle de droite Ton Guy. (Nb : c'est moi qui l'ai surnommé « Ton Guy », je trouvais que Tonton Guy ça sonnait mal). On pourra noter la présence des vélos « de course ». Pépère était passionné de courses cyclistes. Il nous emmenait souvent voir les courses locales et ne ratait rien du Tour de France.



C'est à Binas que j'ai appris à faire du vélo, sans les « petites roues » arrières, dans la rue du Puits, devant chez Mémère Louise ... ici !

Je me suis ensuite « perfectionné » sur la Place devant l'Église.

A propos de l'église de Binas, cela me fait repenser à ce qui se disait sur les oncles, Jean et Henri. Ils y étaient enfants de chœur, et toujours prêts à faire des « bêtises », au grand dam de leur sœur aînée, Mémère Jeanne. Il paraît qu'ils jouaient aux billes derrière l'hôtel pendant la cérémonie, qu'ils auraient bu le vin de messe et même versé de l'encre dans le bénitier ...

Je me souviens encore de Mémère Louise, mon arrière grand-mère. Nous allions habiter chez elle de temps en temps. Elle nous emmenait à l'herbe aux lapins, sur la route de Moisy, dite « route du Mans ». C'est chez elle que j'ai appris que le Père Noël n'existait pas, puisqu'un soir de Noël, Jean-Paul m'a emmené déposer des cadeaux au pied du sapin pour les parents. C'est aussi chez elle que l'on buvait de la quintonine en apéritif, c'était bon pour moi paraît-il.

Moi, je n'avais pas vraiment de copains à Binas, mais je sais que j'insultais les gamins d'à côté de la ferme, je leur disais : « je vous dis des mots les gars », insulte maximum que je connaissais à l'époque. Et quand je rentrais à Paris, j'avais inventé une devinette : « qui est cantonnier à Binas ? », la réponse : M Rougeoreille dit « Rougeot », c'était le père d'un copain de Papa. Bon, ok, je gagnais à tous les coups ...

- Moisy

Lorsque nous n'étions pas à Binas, nous allions à Moisy ou à Ormes-Guignard. Moisy, c'était l'ancienne ferme de Pépère Louis, il l'avait laissée à Raymond, lui habitait une petite ferme à Ormes-Guignard, à 2 kilomètres de Moisy. En général il y avait les cousins, la famille Pré pour Lucette, et Lheureux pour Louise. Cela faisait beaucoup de monde dans le village : 5 cousins chez Lucette, 5 chez Louise, 2 chez Marcelle, 2 chez Raymond et 2 chez nous. On se séparait en bandes selon les tranches d'âges et nous étions tout le temps dehors, sauf pour les repas qui se partageaient entre Moisy et Ormes, toujours avec de grandes tablées.

C'est à l'occasion de ces réunions et vacances que Raymond a attribué un surnom à la plupart d'entre nous, moi c'était « le patou », mais il y avait aussi « coco », Gérard, « titite » Geneviève, « la biche » Jean-Michel et « bibiche », Michel, et d'autres encore.

Chez Raymond, il y avait des vaches et il vendait le lait à la ferme, les clients venaient avec leur laitière. Puis il a touché une prime pour abattre le troupeau, il a alors élevé des poulets.

Chez Pépère Louis, il y avait aussi une vache, 2 chèvres, un cochon et un cheval. Mais surtout il avait un immense jardin potager, bien abrité au fond d'une ancienne carrière, il produisait tous ses légumes, et une vigne avec laquelle il faisait tout son vin pour l'année : du rouge, le vrai vin, et du blanc, du vin pas fini comme il disait, tout cela avec le même cépage que l'on allait vendanger en famille. Il aimait bien m'expliquer les choses, peut-être parce que j'étais le « plus calme » des ses petits enfants, j'en ai retenu deux :

- la couleur du raisin ne fait pas la couleur du vin.
- il faut « ouvrir » la terre à l'hiver pour qu'elle prenne la pluie et se nourrisse.

La ferme était petite, deux chambres et une pièce principale avec une cuisinière à bois. Au début il n'y avait pas l'eau courante, on la prenait au puits, à côté de l'entrée, et les eaux usées se déversaient directement dans la cour. Plus tard, ils ont eu l'eau courante, eau froide, pas d'eau chaude, et le branchement au tout à l'égout. Les toilettes étaient au-dessus du poulailler,

c'est-à-dire que tout tombait directement dans le poulailler ! On y restait pas longtemps à cause de l'odeur et des mouches.

A l'époque il y avait encore Anne, dite Tit'Anne, et Marie-Claude, les deux dernières filles de Pépère. Elles jouaient avec nous parfois.

Il m'a aussi emmené à la chasse. Il partait en demandant à Mémère Geneviève : « comb'en qu'on s'ra d'main ? ». Et il partait chercher un lièvre ou, une ou deux perdrix, selon le besoin. Une fois je suis parti avec lui. Il a pris le fusil au-dessus de la porte d'entrée, on a traversé la rue, le champ d'en face, puis la route du Mans pour se rapprocher d'un bosquet (il y en avait encore en Beauce). Il a tiré, on a ramené un lièvre, on est rentré.

Je me souviens aussi quand il m'emmenait remplir la tonne à eau pour les bêtes. On attelait le cheval à la charrette et on allait au puits municipal. Il me laissait même tenir les guides, j'étais pas peu fier !

A Ormes, c'étaient essentiellement les adultes qui mangeaient, les sœurs et les beaux-frères. Le grand-père trônait en bout de table, sa pendule à « l'heure », c'est-à-dire à l'heure solaire, juste au-dessus de lui, et il posait son « coutiau » sur la table, pas la peine de lui mettre un couteau, il avait le sien. Il servait son vin, rien d'autre. Il valait mieux pour les « gendres » ne pas s'égarer dans la conversation, comme ce jour ou, François, futur époux de Marie-Claude, avait dit qu'il voulait avoir au moins 3 enfants, pour les allocations familiales ! La table a tremblé, le grand-père s'est levé d'un bond en criant « couillon va » ... François est parti en courant !



Le grand-père a toujours refusé le changement d'heure, il appelait cela « l'heure folle » ou encore « l'heure allemande » (heure d'été). Il disait : « je changerai ma pendule quand tu m'amèneras le couillon qui peut déplacer le soleil ». Je suis resté fidèle à ce principe de « bons sens ». Je me souviens, lors d'une campagne pour les élections présidentielles, un certain George Marchais avait dit « il faut remettre les pendules à l'heure », il était communiste, le grand-père fidèle à De Gaulle, avait

déclaré : « c'est pour lui que je va voter ».

Le grand-père était également opposé au remembrement, dans les années 1960. Je me souviens des longues discussions qu'il avait à ce sujet avec son fils, Raymond. Pour lui, on ne devait pas échanger les terres uniquement en fonction de la surface, mais en tenant compte de leur « valeur » (c'est-à-dire de leur capacité à produire). Et puis il ne fallait pas abattre les haies, bosquets, ni remblayer les « fousces » (fosses), « bande de couillons, c'est qui qui va la nourrir ma terre ? ».

Le constat, soixante ans plus tard, la terre de Beauce est morte. Vous pouvez prendre votre bêche, vous ne trouverez pas un seul ver de terre. Normal, il n'y a plus d'élevage, plus de vie animale puisque plus d'arbres, arbustes, fosses et autres mares, et le vent a érodé les sols. On n'y cultive plus qu'à coups d'engrais et désherbants, comme dans les cultures sans sol.

- Lailly en Val

Pépère André a dû redonner la ferme qu'il exploitait, le propriétaire souhaitait la reprendre. Il a donc abandonné l'agriculture et est devenu représentant en assurance pour la Séquanaise et engrais pour l'Union.

Ils ont donc déménagé à Lailly en Val, dans une petite maison avec un grand jardin. Je me souviens être allé la visiter avec eux, le grand-père avait surtout regardé le jardin, il avait l'air satisfait. En revenant, dans la 2CV, j'ai demandé pourquoi c'était bien « qu'il n'y ait pas de chiens d'dans le jardin ? », je ne savais pas encore ce qu'était le « chiendent ».

Je suis allé plusieurs fois en vacances à Lailly en Val. Mémère cherchait toujours à nous trouver des copains aux alentours. Pour moi, pas de problème, il y avait les voisins qui habitaient une grande maison, mais pour Jean-Paul, elle avait trouvé un « gars de son âge », mais qui était plutôt orienté « curé bien poli » ...

Il y avait les fermes autour, celle où nous allions chercher le lait avec la laitière en aluminium. Je pouvais même y aller en avance, pour aider la fermière à rentrer les vaches à l'étable. Et une autre ferme, de l'autre côté de la route nationale, celle où nous étions allés pour « tuer le cochon ». Il y avait là plusieurs enfants, mais, comme disait Mémère, « ils avaient le diable au corps ». Une fois, je crois qu'il y avait 2 garçons et une fille plus jeune, ils avaient ligoté la fille sur une botte de paille et s'apprétaient à y

mettre le feu pour « faire griller le cochon », histoire de jouer ... heureusement les parents sont arrivés à temps !

Nous allions aussi en Sologne pour aller cueillir les asperges, Mémère en ramenait pour les mettre en bocaux, elle en achetait, à la fin, quand ils « ouvraient les rangs », les asperges étaient moins droites mais tout aussi bonnes. Je me rappelle de cette fois où le fermier se plaignait de la sécheresse, il nous montrait les crevasses dans le sol, si profondes qu'il ne fallait pas y laisser tomber ses clés de voiture. Pas de risque, Pépère n'enlevait jamais la clé de contact de la 2CV ... Mais il m'avait quand même inquiété, est-ce que la Terre allait se fendre en deux ?

- la 4 CV

Bien sûr, les voyages entre Paris et la campagne se faisaient en voiture : la 4 CV verte, modèle export que Papa avait réservée depuis Madagascar, elle avait même des vitres ouvrantes à l'arrière, enfin, des vitres coulissantes.



Maman, Jean-Paul et Papa devant la 4CV

Je me souviens de la publicité de l'époque : 4 444 francs, 4 portes, 4 chevaux ...

Nous, notre 4CV était toujours chargée à bloc, Papa mettait le sac de pommes de terres et tout ce qui était lourd, dans le coffre à l'avant, pour « mieux tenir la route », et nous, on avait des bagages sous les pieds.

Il nous fallait à peu près 3 heures pour aller de Binas, ou Moisy, jusqu'à l'appartement à Paris. Il n'y avait pas d'autoroute, pas de voies rapides, et il fallait traverser les villes comme Chartres, Rambouillet ou Étampes. Aujourd'hui il faut encore le même temps, malgré les autoroutes et autres voies rapides, à cause des bouchons en arrivant sur Paris.

Nous faisons souvent ce voyage : pour les vacances scolaires mais aussi pour certains week-end, en fait nous étions assez souvent à la campagne, Paris c'était pour l'école.

Ma scolarité

- École maternelle

C'est chez les sœurs que j'ai fait ma « maternelle », ou au moins un ou deux ans. L'école était juste à côté de l'église Jeanne d'Arc, les classes étaient mixtes. J'y ai appris à lire et à écrire.

Ça ne me déplaisait pas. Maman m'amenait et venait me chercher, et nous rentrions à pied à l'appartement, en traversant le marché, les jours où il avait lieu.

- Le catéchisme

C'est dans l'église Jeanne d'Arc que nous avions catéchisme, avec M le Curé. Il nous donnait même des devoirs à faire à la maison. Des coloriages de dessins qui devaient nous expliquer où était la Palestine, Jérusalem et tout, et tout ... Le catéchisme avait lieu le jeudi matin, et oui, à l'époque c'était le jeudi qu'il n'y avait pas école, d'où l'expression : « la semaine des quatre jeudis ». J'y ai préparé et fait ma première communion, ce qui a donné lieu à un repas dans l'appartement.



Mère Geneviève, Anne et Maman



Père André, Oncle Jean et Jean-Paul

Pour ma première communion, l'oncle Jean m'avait offert un « Laliq » représentant un saint. Je l'ai toujours, il est dans la vitrine à Brive.

Bon, à part cela, côté religiosité, je me posais quand même des questions : c'est quoi « Dieu » qui est « tout » en même temps ? Je me disais que ce devait tout simplement être la « nature » ... Ma conviction sur ce sujet sera définitivement arrêtée lors de l'étude du « Traité théologico-politique » de

Spinoza, mais ça, ce sera beaucoup plus tard. Pour le moment je « voulais bien », histoire de ne vexer personne. Et d'avoir les cadeaux ...

A chaque séance de catéchisme, il fallait se « confesser ». On ne savait pas trop quoi dire, alors M le Curé nous avait remis une liste de péchés dans laquelle on allait « à la pêche ». C'est incroyable le nombre de fois où j'ai du « mentir » ou « pêcher par gourmandise ». Bref on prenait des péchés pas trop graves quand même, histoire d'en finir plus vite avec la récitation de prières.

- l'école primaire

Je suis rentré en primaire à l'école de Patay, école publique, rue de Patay, comme son nom l'indique. Ce n'était pas une école mixte, il y avait une école de filles et une école de garçons, les cours de récréation étaient séparées par un mur très haut.

En onzième, le CP maintenant, j'avais un maître d'école, grand , maigre, avec une blouse grise et très sévère. Il nous avait prévenu : il avait une grande règle avec laquelle il tapait sur le bout des doigts des enfants qui n'étaient pas sages ou ne travaillaient pas bien, il fallait se présenter avec les doigts groupés pointant vers le haut. Je n'ai jamais eu droit à ce sévère, mais il l'a utilisé sur d'autres enfants.

Nous devons remplir nos encriers en porcelaine blanche qui étaient insérés dans la table, sans en renverser, à l'aide d'une bouteille avec un bec verseur et un chiffon pour essuyer la goutte qui pourrait tomber.

Bien entendu, nous avions des blouses qui devaient obligatoirement être fermées, pas de « débraillés » !

Le vendredi, nous avions droit à notre bouteille de lait au chocolat. C'était la mesure Pierre Mendès France pour réduire les excédents de lait. Nous étions en 1958-1959. Les bouteilles nous étaient livrées en début d'après-midi, et nous les buvions à la « récré », le lait était froid. Et moi, je rentrais de l'école avec le teint encore plus jaune que d'habitude. Maman a donc demandé que l'on ne m'en donne plus ... je regardai donc les autres, mais j'aimais bien le lait au chocolat bien froid ...

J'ai en mémoire une école grise, pas gaie du tout, avec une cour d'école triste entre 4 murs très hauts, des fois que l'on veuille se sauver ...

En 10^e et 9^e, j'ai eu des maîtresses d'école plus sympathiques.

Pour aller à l'école, dès la 10^e, j'y allais seul, à pied. Je remontais la rue Jeanne d'Arc, traversait la place Jeanne d'Arc et descendait la rue de Patay jusqu'à mon école. C'est sur la Place Jeanne d'Arc que je m'arrêtais pour acheter mes bonbons le vendredi. Quelque fois je retrouvais ma maîtresse d'école à l'angle de la rue Clisson, et l'on faisait la route ensemble. Nous étions pourtant en pleine « guerre d'Algérie » avec les attaques dans Paris ...

En 9^e, au mois décembre 1961, je vais quitter l'école, direction Port-Gentil, je ne savais absolument pas où j'allais

- la colonie de vacances

En août 1961, les parents nous on envoyés, Jean-Paul et moi, en colonie de vacances dans les Alpes. Nous savions que nous allions partir à Port-Gentil, Papa devait y aller en premier dès le mois de septembre. Avec les copains on en parlait beaucoup et on imaginait un peu tout et n'importe quoi, l'Afrique, on ne connaissait pas vraiment.

La colonie était tenue par les frères de Domrémy, c'était donc une colo « catho ». J'avais compris qu'en allant à la messe le matin, à 6 heures, je pouvais prendre un super petit déjeuner, tranquille et avoir le temps de faire ma toilette tranquillement aussi. Donc j'allais à la messe chaque matin. J'étais bien vu par M le Curé !

J'y ai aussi appris que l'on pouvait parfaitement faire la messe en plein air, et même que c'était encore mieux. Tiens, ma théorie de Dieu = Nature ne semblait pas si fausse ...

Quand nous sommes rentrés, Jean-Paul avait acheté une tome savoyarde, mais voilà, elle a attendu quelques jours sous la tente, puis a voyagé dans son sac à dos. Conclusion, elle était habitée et fort odorante à notre arrivée. Papa a du s'enfermer sur le balcon pour la « nettoyer » de tous ses vers, mais on l'a quand même mangée.

Ma scolarité va donc se poursuivre à Port-Gentil pour la fin de la 9^e, la 8^e, 7^e et ma « 6^e à la plage ».

C'est aux vacances de Noël que nous sommes partis, du Bourget, avec Maman et Jean-Paul, j'avais fait mon premier trimestre de 9^e à Paris.

- Le collègue

En 1963, nous sommes rentrés en vacances, Papa est reparti pour Port-Gentil en septembre. Nous sommes restés avec Maman dans l'appartement à Paris, Jean-Paul est rentré en seconde à Benjamin Franklin à Orléans, où il est resté en « interne-externé », c'est-à-dire qu'il allait dormir chez des gens en ville, le samedi il rentrait à Beaugency chez Mémère Jeanne. Pépère André était décédé à la fin de l'été.

Pour ne pas laisser Jean-Paul trop longtemps, Maman avait décidé de rester le premier trimestre. J'ai donc commencé ma 6^e dans un collège privé, chez les Frères, rue Domrémy, je la continuerai à Port-Gentil en janvier.

Je me suis retrouvé dans un quartier où je n'avais plus de copains, ils étaient partis, dans un collège que je ne connaissait pas, le tout de façon provisoire.

J'avais choisi de faire « piscine », un soir en semaine. Vu mes performances, un des entraîneurs est venu me demander si je ne voulais pas faire partie de l'équipe de compétition, je lui ai expliqué que je partais à la fin décembre. J'avais appris à nager tout seul à Port-Gentil, et comme j'avais le temps et l'océan à ma disposition, j'étais pas mauvais, d'ailleurs personne ne m'a jamais doublé pendant ces quelques séances de piscine. Petit inconvénient, l'eau était très chlorée, et quand je rentrais j'avais les yeux rouges qui me brûlaient.

Jean-Paul venait pour le week-end à Paris, par le train. Il repartait le dimanche soir.

Moi j'attendais les vacances de Noël pour repartir à Port-Gentil. Voir la suite dans « Moi l'Africain », avec ce que j'ai appelé « ma 6^e à la plage ».

En septembre 1964, même scénario. Maman reste à Paris avec moi pour ne pas laisser Jean-Paul tout seul. Donc je commence ma 5^e au même collège, chez les Frères. Il faut dire qu'avec ma 6^e pas terminée, il y avait peu

d'établissements qui voulaient me prendre en 5^e ... mais vu mes bons résultats du début de 6^e, ça l'a fait. Mais cette fois, je ne repartirais pas. Je vais aller à Beaugency pour continuer ma 5^e, enfin s'ils veulent bien m'accepter.

Paris est toujours gris, poussiéreux, et je n'ai plus de copains dans cette ville. Donc j'attends de partir.

Le collègue de Beaugency, au vu de ma scolarité un peu particulière, me demande de venir passer des examens.

Je vais donc passer une journée au collège de Beaugency, où le professeur de mathématiques et celui de français-histoire-géographie tentent d'évaluer mes connaissances. Avec une fin de primaire au Gabon, une 6^e pas finie et une 5^e dans le privé, il me manque quelques rudiments, surtout en histoire-géographie, mais côté français ça va quand même, et côté mathématiques, malgré des manques, le professeur déclare que je vais rattraper le retard. Conclusion, je suis bon pour venir à Beaugency à la rentrée de janvier, en 5^e.

3. Beaugency

Janvier 1965, je m'installe chez Mémère Jeanne au 3 rue des Toits à Beaugency. La tante Maria, qui a 70 ans de plus que moi, habite également dans la maison.

Un peu d'explications : la Tante Maria est la sœur de Mémère Louise, la mère de Mémère Jeanne. Elle vivait seule, sans enfants, dans une maison à Beaugency. Elle a vendu sa maison à Pépère André et Mémère Jeanne en viager habitable : la maison appartiendra à Pépère et Mémère à son décès, ils peuvent y habiter et doivent s'occuper de la Tante Maria de son vivant.

Pépère est décédé en 1963, Mémère vit donc seule avec la Tante Maria.

Il y a également, dans Beaugency, la Tante Clothilde, sœur de la Tante Maria, qui habite une belle maison de ville, et dont le mari avait été propriétaire de l'Écu de Bretagne, hôtel-restaurant réputé en centre-ville, qui, à son époque, était une auberge avec écuries pour recevoir les voyageurs en calèche. La Tante Clothilde n'avait qu'un seul fils dont j'ai oublié le nom, qui sera son seul héritier. On allait régulièrement, le dimanche, rendre visite à la Tante Clothilde, Mémère faisait des gâteaux pour le 4 heure.

La maison



La maison est située à proximité de la gare de Beaugency, du coin de la rue on accède à la gare. On entend les trains, mais, c'est vrai, on s'y fait très bien. C'est quand la ligne Paris-Bordeaux.

Il y a 2 chambres : une pour Mémère Jeanne, une autre pour la Tante Maria avec un cabinet de toilette qui lui est réservé.

Un bureau, dans lequel nous avons installé la TV que nous avons à Paris et à côté, une cuisine avec une cuisinière, à charbon, qui assure le chauffage,

les autres pièces ne sont pas chauffées. Un grand couloir qui donne sur le séjour dans lequel il y a un poêle à charbon qui est allumé lorsque l'on en a besoin.

Une arrière cuisine avec WC (non chauffés) et une zone de stockage du charbon, un jardin entouré de murs avec au fond un puits inutilisé, dans lequel, selon la Tante Maria, il y aurait des casques et fusils volés aux Prussiens (guerre de 1870).

Et enfin un grenier, dans lequel il y avait une petite chambre mansardée, non chauffée et éclairée par un simple vasistas. Dans ce grenier, s'entassaient des vieux objets appartenant à la Tante Maria.

Moi, je vais m'installer dans le séjour où il y a un canapé convertible. Pour le déplier, on pousse la table et les chaises. Ce sera mon lit de 1965 à 1968, date à laquelle Jean-Paul libérera la chambre du grenier, dans laquelle je vais pouvoir m'installer. Jean-Paul l'occupait pendant les week-end lorsqu'il revenait de l'internat.

Mon placard, ce sera ma valise que je range derrière le canapé, sous la fenêtre.

Il n'y avait pas de salle de bain, la toilette c'était dans l'évier de la cuisine. Pour la douche, c'était le samedi après-midi, aux douches municipales, Avenue de Vendôme. J'y allais à vélo. On prenait un ticket avec les options : douche ou bain, seul ou à deux ! A deux c'était moins cher par personne ... La douche était très grande et très mal chauffée, mais l'eau était très chaude. C'était des douches « à l'italienne » comme on dit aujourd'hui. En fait il y avait une pente, le sol était carrelé, une pomme de douche au plafond et une bonde au sol. Quand on entrait, c'était le bain de vapeur, dû au passage précédent, et on espérait que ce soit à peu près propre ... sans trop de savon ni de restes de dentifrice au sol. Le temps était limité à 20 minutes. Si on tardait trop, le responsable venait taper à la porte. Parfois il y avait trop de monde. Le responsable proposait de passer 2 par 2 ... Mais bon, j'évitais. Cela va durer jusqu'à la fin de la 3^e.

La vie à la maison:



Mémère Jeanne n'est pas encore à la retraite et elle ne touche pas grand-chose de la pension de Pépère, elle a donc du aller travailler. Elle va à la Maîtrise, école primaire privée de Beaugency, où elle fait le ménage et aide à la préparation à la cuisine. Elle s'y sent très bien, elle a toujours aimé être entourée d'enfants et le travail ne l'a jamais rebutée. Elle aime faire la cuisine pour des « grandes tablées », et elle cuisine très bien. Si bien que la Maîtrise va lui demander de s'occuper des cuisines de la

colonie de vacances à Perroz-Guirec, elle y ira tous les étés, même au début de sa retraite. Là aussi elle se sentira très bien, comme en vacances entourée d'enfants.

Elle part donc de bonne heure le matin et ne rentre que vers midi.

A la maison, elle fait cuire tous les plats sur la cuisinière. En hiver, il y a les écorces d'orange de Noël qu'elle laisse sécher sur le coin du feu, pour les râper pour les gâteaux de mardi-gras : pets-de-none, sablés et surtout les gobinettes. Ça embaume la maison.

Les gobinettes dont la recette ne se transmet que par oral et à une personne de « confiance ». Elle ne la donnera à aucune de ses belles-filles, mais à Françoise. Elle les faisait en grandes quantités, et lorsque j'aurai quitté Beaugency, elle m'en donnera, à chaque fois, dans une boîte à chaussures ... c'est un carton comme un autre.

Lorsqu'il y a de la famille, le dimanche, essentiellement Ton Guy, mon oncle, avec Michèle, son épouse, Sylvie, Cathy et Pascal, ses enfants, ou parfois les oncles Jean et/ou Henri. Mémère se met en cuisine, ce sera : entrée froide : crudités, entrée chaude : bouchées à la reine ou asperges, plat principal : blanquette ou autre plat en sauce, fromage et desserts (j'insiste sur le « s »), le tout selon la saison bien entendu. Le repas a lieu dans le séjour, on replie le canapé et l'on remet la table et les chaises en place, et en

hiver on allume le poêle. C'est donc ma « chambre » qui disparaît pour la journée.



La Tante Maria, elle, vit sa vie tranquillement. Elle est veuve et touche une pension chaque trimestre, son mari était cadre à la Raffinerie SAY, à Paris. Dès que le facteur lui apporte son mandat, elle met ses vêtements de ville et file chez son notaire déposer son pécule. Elle ne dépense pas un centime puisque tous ses frais son pris en charge par Mémère.

Son argent, elle le « place ». Personne ne sait où ni dans quel type de placement. A son décès, en 1977, à 95 ans, tout le monde est venu manger à la maison. Papa avait pu obtenir du notaire le testament et la clé du coffre dans lequel était stocké l'héritage. Ses héritiers étaient : les oncles Jean et Henri et le fils de la Tante Clothilde, Mémère avait été exclue de l'héritage puisqu'elle avait eu la maison. Chacun s'attendait à découvrir un « magot » qui était constitué en actions. L'oncle Henri, spécialiste de la « Bourse », pris les choses en main et il découvrit ... des emprunts Russes sans valeur et autres placements qu'il jetait au sol parce que cela ne valait rien ! Tout ce que la Tante avait économisé pendant plusieurs dizaines d'années ne valait plus rien, faute à un notaire notoirement incompétent.

Pendant mes premières années à Beaugency, en 5^e, 4^e et 3^e, elle va m'apprendre à jouer à la « chouine », un peu comme la belote mais qui peut se jouer à deux, et nous ferons des parties de dominos. Sinon elle passait beaucoup de temps assise près de la fenêtre de la cuisine, fenêtre qui donnait sur la rue, à lire des magazines qui dataient de ... il y a très longtemps.

Elle était sourde, mais équipée d'un appareil auditif qui sifflait dès qu'elle approchait sa main de l'oreille. Quand elle n'entendait pas assez, elle augmentait le son. Donc je m'amusais à faire semblant de lui parler, sans émettre de son, elle montait le niveau sonore, et je reprenais à tue tête ... ça la faisait sursauter ... elle partait se réfugier dans sa chambre au pestant contre moi, j'avais droit à des « vaurien », « sale gamin », etc.

Autre particularité de la Tante, elle se faisait son propre café, dans une cafetière avec une « chaussette ». C'était 80 % de chicorée et le reste de café. Elle en faisait pour la semaine, et chaque matin elle ressortait sa cafetière du placard de cuisine et la faisait chauffer sur la cuisinière, jusqu'à ébullition. Mon jeu : déplacer sa cafetière dans le placard pour quelle ne la retrouve pas au matin.

Dans la maison d'à côté vivait une vieille dame, de l'âge de la Tante Maria, avec son fils, célibataire et horloger. Cette vieille dame était extrêmement curieuse. Dès qu'elle voyait du mouvement vers chez nous, elle passait devant la fenêtre pour « jeter un œil » à l'intérieur. Elle avait comme prétexte d'aller voir l'heure à la gare pour la donner à son fils, horloger. Bien sûr, elle regardait à l'aller **et** au retour. Donc si je la voyais passer, je m'asseyais dans la chaise de la cuisine, au bord de la fenêtre, et je lui faisais une grimace ou lui tirait la langue quand elle repassait. Elle haussait les épaules et rentrait chez elle. Son fils, avait pour habitude de donner ses chemises neuves à « préparer » à Mémère. En fait, il ne portait pas de slip, il fallait donc lui mettre un morceau de tissus supplémentaire, à l'arrière de la chemise, qu'il ramenait sur l'avant dans son pantalon. Ça faisait rire Mémère, qui faisait quand même le « travail ». Mais, bon, il n'avait pas souvent de chemise neuve ... faut pas dépenser !

Il y avait également des amies de Mémère qui venaient voir la télé à la maison. Elles avaient comme habitude d'arriver un peu en retard. Elles disaient que c'était pas grave, grâce au programme TV elle pouvait lire le résumé ... en réalité elles regardaient la liste des autres programmes pour savoir quand elles allaient pouvoir revenir. La télé était toujours en noir et blanc et avec une seule chaîne. J'ai vu apparaître les premiers postes « couleur », ils étaient hors de prix et franchement la qualité était bien inférieure au noir et blanc. On pouvait en voir un, en vitrine, chez le marchand d'électro-ménager de Beaugency.

Le collègue

J'y aïs fait le 2^e et 3^e trimestre de ma 5^e, puis la 4^e et la 3^e.

Pour y aller, je traversais la nationale (RN152) et ensuite je suivais le mail. J'y allais donc à pied en 10 minutes.

Je me préparais seul et je partais, Mémère était déjà au travail mais elle avait tout préparé pour le petit déjeuner.

Côté cours, cela se passait sans problème, les professeurs de français et maths, que j'avais rencontrés pour mon évaluation avant mon entrée, étaient très bien et on su m'intégrer au groupe, tout en m'aidant à récupérer mon retard.

A la fin de la 5^e, je n'avais qu'une idée en tête : aller en internat. Je mettais mis dans le crâne qu'il existait une école spécialisée en maths, qui devait se situer du côté du Massif Central (pourquoi là ? Je n'ai jamais su), et je voulais y aller. Mémère a du venir rencontrer le directeur de l'école qui m'a gentiment expliqué que cela n'existait pas mais qu'il y avait 2 options à partir de la 4^e, une littéraire et une scientifique. J'ai du mettre une croix sur mon rêve d'internat. En fait, je voulais quitter ce petit monde de « personnes âgées » et j'étais prêt à aller n'importe où.

La suite de ma scolarité se fera sans encombre jusqu'au brevet. Brevet que je suis allé passer à Orléans, en prenant mon train à Beaugency et en mangeant des sandwiches au buffet de la gare à Orléans.

Il n'y a que pour le sport que j'avais quelques difficultés, le prof nous faisait faire un 800 mètres (2 tours du mail) à chaque séance, je n'aimais pas trop la course à pied et à la fin de la 3^e, je détestais ça. Comme j'ai « viré ma cuti » en 4^e, j'ai donc été exempté de sport pendant un an, c'était déjà ça de gagné.

Ma petite vie personnelle

Les moments que j'aimais le moins c'était les dimanches et surtout les vacances scolaires de Toussaint, Noël, Février et Pâques. Pour les grandes vacances je repartais à Port-Gentil retrouver les copains ... Alors, en attendant, je m'occupais comme je pouvais :

- les parties de carte et de dominos avec la Tante Maria, mais bon, ça va un peu.

- la télé, et oui on avait la télé, en noir et blanc, la télé des parents, celle qu'il fallait régler avec des boutons derrière. Je regardais Zorro, Ivanohé, Rintintin, Tom & Jerry et autres émissions. J'étais assis à califourchon sur la

chaise du bureau, les dents plantées dans le dossier en bois, ça faisait passer les longs après-midi d'hiver.

- le vélo, dès les premiers beaux jours, je partais soit vers Cravant ou Josnes, ou, plus souvent côté sud Loire vers Lailly en Val et Saint Laurent. Toujours seul. J'avais repéré un tas de cailloux, rive sud de la Loire, un énorme tas qui devait servir à réparer les routes. Je m'arrêtais là, je montais au sommet, je regardais les voitures passer, il y en avait très peu, et je partais dans mes pensées. Je pouvais bien rester là une bonne heure, de toutes façons je n'avais rien d'autre à faire.

- le solex de Mémère, dès que j'ai eu l'âge de piloter cet engin, et là je partais soit vers Tavers, soit vers Baule, sur les bords de Loire. Je me trouvais un coin pour m'arrêter, et j'y restais une bonne heure, dans mes pensées.

Les jeudi et samedi après-midi, on avait pris l'habitude, avec quelques copains de classe, de se retrouver en ville. Très vite nous avons commencé à fréquenter les cafés pour aller aux « petits jeux » : baby-foot et surtout le flipper. On « claquait » des parties gratuites à tout va, on avait même notre sélection de cafés en fonction du type de flipper. Les patrons de bistrot nous regardaient d'un « sale œil », nous ne consommions rien. Mais il nous fallait quelques pièces pour pouvoir jouer, l'argent de poche y passait très vite, alors nous faisons des distributions de prospectus pour des commerçants, surtout au moment des foires locales.

En fait, pendant ces 3 ans, j'ai du apprendre à être seul, à me débrouiller tout seul, je n'avais personne pour me guider, m'épauler, m'aider ... que ce soit pour les devoirs ou pour l'organisation de ma petite vie.

C'est de Beaugency, à la fin de la 3^e, que je suis parti, tout seul, pour Port-Gentil : j'ai pris mon train à la gare, le métro puis le bus pour rejoindre Orly où j'ai pris mon avion pour Douala, puis un avion pour Libreville et Port-Gentil. J'avais tout juste 15 ans.

En conclusion, mes années « collègue » à Beaugency, 3 ans d'adolescence quand même, ont été pénibles, malgré la présence et toute la bonne volonté de Mémère. Sans parents, sans copains, sans chez moi, dans une ville où je n'étais que de passage, avec une seule attente : **partir** ... toutes les

conditions étaient réunies pour que je « tourne mal ». Mais heureusement, il y avait ces deux professeurs, de français et de maths, qui ont su m'accueillir, me motiver et me donner l'envie d'apprendre, apprendre pour pouvoir être autonome, me débrouiller seul, être libre.

C'est donc tout seul que je vais décider de mon orientation pour la suite de mes études : ce sera vers un bac G2, comptabilité, au Lycée Benjamin Franklin à Orléans. Je serais interne et je reviendrais à Beaugency en fin de semaine et pour les vacances.

4. Orléans

Septembre 1967 : enfin interne ... moi qui en rêvais depuis la 5^e !

Le lycée Benjamin Franklin, « benjam », est un grand lycée, avec beaucoup d'élèves et beaucoup d'internes. Des sections techniques, mécanique auto, peinture, etc. et des sections générales. C'est un lycée technique et un lycée général.

Jean-Paul y est également interne, mais en 2^e année de BTS, donc sa dernière année et avec un régime un peu plus libre.

Par contre nous ne sommes que 2 ou 3 du collège de Beaugency à poursuivre nos études dans un cycle général, les autres ont, soit arrêté leur scolarité, soit sont allés en formation professionnelle. Je vais me retrouver avec Jean Abraham qui sera également interne et dans la même section que moi.

L'internat

En seconde, c'est un régime très strict, quasi militaire :

- le port de la blouse bleue est obligatoire, les demi-pensionnaires et externes sont en blouse grise, les BTS en blouse blanche.

- il est interdit de fumer pour les secondes, mais c'est autorisé, dans la cour, à partir de la première. C'est donc là que je vais commencer à fumer, aucun surveillant ne peut savoir dans quelle classe je suis. Ce seront donc soit des « Gauloises », soit des « Troupes », puis je vais monter en gamme avec les « Gitanes filtre ». Les « Troupes », on les avaient par des internes qui connaissaient quelqu'un qui était à l'armée et qui ne fumait pas tout ce qu'on leur donnait. On les achetait un petit prix, mais c'était des cigarettes qui n'aimaient pas attendre : elles se vidaient dans les paquets trop fragiles pour rester dans nos poches de blouses. Il fallait donc se dépêcher de les finir ...

- en seconde, j'étais dans un dortoir, par travée de 8. Le soir, il fallait brosser nos chaussures et les cirer, pour les éclaircir le matin. A l'époque nous n'avions que des chaussures en cuir, pas de chaussures type basket. Le

matin nous devions avoir fait notre lit « au carré », un surveillant passait vérifier, et si ce n'était pas correct il défaisait le lit, à nous de recommencer.

- le dortoir : c'est là que j'ai appris, y compris à mes dépens, à faire un lit en portefeuille, à monter un lit en cathédrale, à virer un lit, à me battre au polochon, etc. Lorsque les surveillants étaient endormis, il nous arrivait de partir en expédition. Une fois, c'est tout notre dortoir, pas loin de 50 internes, qui est monté à l'étage du dessus, chacun s'est mis au pied d'un lit, et, tous ensemble, au signal, on a monté tous les lits en cathédrale. Pour ceux qui ne sauraient pas, cela consiste à prendre le lit par le pied et à le mettre à la verticale, le lit étant occupé, bien sûr. C'était des lits métalliques, dans la plupart des cas, ils se démontaient pendant la manœuvre. Ça a fait beaucoup de bruit, de cris, et nous sommes partis nous recoucher en courant.

A partir de la première, j'ai eu le droit d'avoir un lit dans une chambrée. Nous étions 10, 5 de chaque côté d'une rangée centrale d'armoires. Là nous étions beaucoup plus libres, on pouvait éteindre ou allumer quand on voulait, voir même faire des pique-niques. Notre grand jeu était de monter une pyramide de poubelles derrière la porte. Il y avait un veilleur de nuit. Quand il passait, vers minuit, en ouvrant la porte, il se trouvait face à une pile de poubelles. En général il donnait un coup de pied dedans, faisait tout tomber et repartait en râlant.

Normalement nous devions aller en étude avant d'aller prendre le petit-déjeuner. En seconde j'ai respecté cette règle, mais à partir de la première, nous étions 2 ou 3 à avoir trouvé qu'il était anormal d'aller en étude puis de revenir à la cantine, alors qu'il y avait une porte d'accès à la salle juste au pied des escaliers des dortoirs. Nous avons donc pris la décision de nous lever plus tard et d'aller directement prendre le p'ti déj. Un matin, cela n'a pas plus à un surveillant, un grand rouquin qui, quelques années plus tard sera enseignant au collège Jean Emond à Vendôme. Le voilà qu'il lui prend l'idée de vouloir me tirer de force du lit. Il m'attrape par les épaules et tente de me lever. Je m'assied sur le bord du lit, met ma tête en appui sur son ventre, je me relève et le pousse contre le mur opposé ... il a eu l'air choqué ... je me suis recouché ... il n'a plus jamais recommencé.

C'est dans ma chambrée, en terminale, qu'est née une idée complètement loufoque. Nous avions comme surveillant général un ancien de l'armée, que Papa avait connu à Villacoublay, nous l'appelions « pitaine ». Ce brave homme avait pris l'habitude de garer sa voiture, une Fiat 500, juste dans notre passage pour aller aux dortoirs. L'accès aux dortoirs se faisait par un grand hall, avec une baie vitrée. Un soir, agacé par la présence de cette voiture, je lance l'idée de rentrer la voiture dans le hall et de la mettre en vitrine. Ni une, ni deux, l'idée, portée par les compagnons de chambrée, sort dans le dortoir, et voilà une vingtaine de gars partis déplacer la voiture. La manœuvre s'est avérée facile, et voilà que la décision est prise de la monter au premier étage, les escaliers étaient très larges, la voiture passait en travers. Elle s'est retrouvée sur le palier du premier étage, devant la porte du dortoir. A minuit, le veilleur de nuit fait une étrange découverte ! Il avertit les autorités supérieures : le proviseur, le « protal » pour nous, et le surveillant général viennent voir. Et ils donnent l'ordre de redescendre la voiture, en sélectionnant les internes des 2 premières travées ... donc pas ceux qui l'avaient montée ... ça fera parler pendant quelques semaines, mais nous ne serons jamais inquiétés.

- en seconde nous n'avions pas le « droit de sortie » le jeudi après-midi, sauf en « sortie de groupe », c'est à dire en rang par 2, encadrés par des surveillants, pour aller en ville. Ou alors il fallait être accompagné par un adulte avec une autorisation si ce n'était pas les parents, donc impossible pour moi. Je me suis donc octroyé le « droit de sortie », et comme je sortais chaque jeudi, les surveillants ne me demandaient rien. Ça me permettait d'aller faire le plein en cigarettes et, si nécessaire, d'aller chercher des fournitures scolaires. C'est d'ailleurs ce qui a motivé ma sortie non autorisée dès la première semaine, j'avais préparé mon argument : « et comment je fais sans cahier ni stylo ! moi il n'y a personne pour m'accompagner ? », mais on ne m'a rien demandé.

A partir de la première, nous pouvions sortir le jeudi après-midi, mais en fait cela ne nous intéressait plus, soit on faisait du sport, hand-ball pour moi, soit on allait faire des parties de tarot dans le foyer.

- à la cantine, là où nous mangions matin, midi et soir, c'était pas tout le temps folichon. Il n'y avait pas de choix. Nous étions par table de 10. Nous choissions notre table à la rentrée, d'abord les BTS, puis les terminales,

etc. Ensuite nous devons garder la même place toute l'année. Chacun notre tour nous allions chercher l'entrée, puis le plat, puis la salade et le dessert. Le plat était posé au milieu de la table, et il y avait un « désigné » pour faire le service. Attention à l'égalité des parts, si non ça pouvait tourner au vinaigre, j'ai vu des tables où ça se bagarrait, où les plats volaient, où les pichets d'eau giclaient ... tout ça pour une part trop petite. Généralement, c'était le « désigné » qui avait la part la plus petite.

Il y avait des plats qui repartaient presque complets : les œufs aux épinards. Les œufs étaient verts, posés sur une espèce de bouillie verdâtre qui dégageait une odeur d'herbe, de pelouse. Et bien sûr, à chaque fois que les pelouses étaient tondues, on avait des épinards, enfin c'est ce que l'on disait. C'est là que j'ai été dégouté, à vie, des épinards. Par contre, quand il y avait des frites, on vidait le plat sur la table et le suivant courait au « rab » ...

Et les vendredis, j'ai appris à jeûner ... ce sera valable pour mes 3 ans d'internat puis mes 5 ans de Resto-U. Le vendredi, selon la tradition catholique, c'est poisson, et moi je déteste le poisson et en plus je me fous des traditions de toutes sortes. Comme les légumes trempaient dans le jus de poisson, je laissais ma part. Si au moins il y avait eu un menu végétarien en option ... Mais ça c'était avant.

- le foyer : c'était la salle dans laquelle tous les internes et demi-pensionnaires se retrouvaient le midi et qui était à la disposition des internes le soir. Il y avait même un poste de télévision, réservé aux internes pour le soir, et sur autorisation du surveillant général ... de toutes façons il n'y avait qu'une seule chaîne, donc pas grand choix. Si non, c'était la salle dans laquelle on jouait aux cartes (tarots, bridge, poker, belote), aux dames et aux échecs. Je ne connaissais que le jeu de dames et la chouïne (avec la Tante Maria), j'ai donc appris le reste, mais pour les cartes je n'ai conservé que le tarot, à 4 de préférence. C'est là aussi que l'on avait « l'information militante », surtout après Mai 68, et surtout sur la guerre au Vietnam avec les tortures prodiguées par les G.I. ... Après 68, il sera autorisé de fumer dans cette salle ... je vous laisse imaginer le nuage de fumée !

- l'étude : obligatoire le matin avant le petit-déjeuner, le soir avant le repas et après le repas. On avait un bureau avec un casier fermé par un cadenas,

mais on ne laissait rien de bien important car ces salles étaient utilisées comme salles de cours et les casiers étaient régulièrement visités. A partir de la première, le soir après le repas, nous avons eu l'autorisation d'aller nous réunir dans des salles de cours. C'est ainsi que j'ai appris à travailler en groupe, on préparerait les TP. Même des externes venaient nous rejoindre. Chacun apportait ses points forts et les partageait. C'est sûrement la meilleure méthode de travail que j'ai pu connaître. On a vraiment tous progressé. Moi j'étais le spécialiste pour la compta et les maths financières.

- les relations entre internes : le lycée avait des sections techniques et des sections générales allant du CAP au BTS. Bien sûr l'internat était uniquement pour les garçons, l'internat filles était dans un autre lycée. Nous devions apprendre à cohabiter avec d'autres jeunes qui n'avaient pas les mêmes objectifs ou centres d'intérêts que nous. Qu'importe, cela m'a appris à vivre en « société ». Je me souviens de mon voisin de salle d'étude, en seconde. Un « gros dur » qui faisait la « bagarre » le samedi soir à la sortie des bals, le tout à coups de couteau ... ses balafres confirmaient la réputation. On s'est respecté, sans question inutile ou gênante, et quand il a eu besoin d'un coup de main en maths, je l'ai simplement aidé. En retour, je savais qu'il ne m'emmerderait jamais.

- les week-end et les vacances : comme tout les internes, je me précipitais pour quitter le « bahut » au plus vite, juste avant midi. Je courrais rejoindre le carrefour où débutait la RN152 qui menait vers Beaugency, et là, je faisais du stop ... Pourquoi ? Pour faire des économies sur mon argent de poche et pouvoir me payer mes paquets de cigarettes, mais aussi parce qu'en réalité je n'étais pas si pressé que cela de retourner chez Mémère Jeanne, je n'avais rien de spécial à y faire. Il m'arrivait de passer l'après-midi complet à attendre. Parfois, de guerre lasse, je prenais le dernier bus pour Beaugency. Les vacances, Toussaint, Noël, Février et Pâques, c'était une ou deux semaines à attendre que ça se termine. A part le vélo et retrouver quelques copains, de plus en plus rares, dans les bistrotts pour jouer au flipper, je n'avais pas beaucoup d'autres occupations. Mes vacances, c'était juillet et août à Port-Gentil.

Les cours

En seconde, au début j'ai été surpris. Je me suis retrouvé en seconde AB ... soit littéraire et économique, mais moi je voulais aller en G2 ! On m'a expliqué que le choix se faisait à partir de la première : attendez d'abord !



Courtesy of Eduardo Malvarin

Rien de bien génial, sauf quelques cours de découverte comme la mécanographie sur machines à calculer Facit, à curseur et manivelle. C'est sûrement ce qui m'a fait progresser en calcul mental, exemple : multiplier par 8, c'est multiplier par 10 – 2 fois ... sur la machine, c'est 2 tours de manivelle en arrière (- 2 fois), un décalage à gauche (changement de décimale), et un tour en avant (donc 1 fois 10) ... Les cours consistaient en des exercices de vitesse ... j'étais toujours numéro un !



Nous avons également abordé la programmation, d'abord sur machine comptable mécanique. La programmation se faisait en plaçant des compteurs sur des réglettes, à l'arrière de la machine, la touche tabulation se déplaçant d'un compteur à l'autre, avec possibilité de « tirer un sous-total » qui virait le résultat dans le compteur suivant. Bref, on pouvait programmer la saisie d'un journal comptable avec totalisations.



Ensuite nous sommes passés sur « calculateur programmable », avec 8 mémoires splitables, donc 16 zones dans lesquelles on pouvait même faire des calculs. Là aussi j'excellais !

(Lire : [De la mécanographie à internet](#)).

A la fin de la seconde nous avons donc pu choisir entre aller en « A » (philo), « B » (économie) ou « G2 » (comptabilité). Mon choix s'est fait sans hésiter, se sera « G2 ». Mais voilà, le conseil de classe souhaitait

envoyer les « meilleurs » en « B », les « moyens » en « A » et le « reste » en « G2 », moi je me situais dans les « meilleurs ». Le prof principal est donc venu me voir pour m'expliquer que je m'étais trompé dans ma fiche de vœux !? NON, je veux faire « G2 », point barre ! Et j'irai en « G2 ».

En première et terminale, j'ai vraiment pris du plaisir à aller en cours, surtout pour la comptabilité, les maths financières et générales, un peu moins l'économie et le droit, et nettement moins l'anglais et le français avec ses lectures qui gardent encore les traces de mon ennui (voir ce classique de Molière ou Racine que j'avais « revu et corrigé » ... Sophie se l'était approprié quand elle était au lycée).



Mes outils de l'époque : la règle à calcul et les tables financières, je les ai encore. Tous les calculs se faisaient « à la main », on consommait énormément de papier brouillon. Ces deux outils m'ont donné l'habitude de travailler par « évaluation », en ordre de « grandeur » et non en « calcul exact » comme avec une calculatrice, ce qui m'a permis d'avoir une vision globale des situations économiques, et d'être capable de jouer avec les changements d'échelle. La règle à calcul, comme les tables financières, donne une estimation de résultat pour une unité, à l'utilisateur de changer les unités ou les décimales.

A partir de la terminale, nous avons eu des cours de « philo », j'avoue n'avoir pas compris la différence profonde avec les cours de français. J'avais juste comme objectif de « limiter les dégâts ».

Mai 68, avant – après

Mai 68 n'est pas arrivé comme cela, du jour au lendemain. Ce sont les manifs qui ont éclaté d'un seul coup, et à Paris, pas à Orléans.

Avant Mai 68, nous étions dans un cadre de vie ultra-traditionnel, soumis aux autorités supérieures et à l'église catholique. Des mouvements de revendications de changement ont commencé bien avant. Ça a commencé par la musique avec l'arrivée des groupes rock, puis des chanteurs « yéyé », puis de chanteurs engagés comme Antoine qui, en dehors des Élucubrations, a écrit quelques textes à l'acide et qui, par sa tenue, cheveux longs, blouson de récup de l'armée, a marqué son opposition à la société.

Pour moi, le mouvement a vraiment commencé en seconde en prenant des libertés avec le règlement ultra-strict, militaire. Par exemple, nous devons nous mettre en rang par deux dans la cour et attendre le professeur qui devait nous emmener jusqu'à la salle de classe. Nous avons rapidement décidé d'aller directement devant la porte de la salle de classe, ça a commencé par des rangs qui ressemblaient à des groupes en pleine discussion, puis, avec la pluie, nous sommes montés sans attendre la venue du professeur. Les blouses devaient être boutonnées et propres, très vite nous les avons laissées ouvertes, certains les couvraient d'inscriptions inspirées du mouvement beatnik. Moi je m'étais fabriqué un bracelet avec des maillons de porte-clés et la médaille du Foucauld, bateau qui nous avaient ramenés de Port-Gentil (cf. « [Moi l'Africain](#) »). Je le portais à la main droite. Ça faisait un peu rebelle, un peu rock and roll, sans signification, sauf pour moi, et surtout beaucoup de bruit quand j'écrivais, la médaille cognait sur la table en bois.

Notre attitude vis à vis des enseignants avait également changé, la leur aussi et nous allions dans le même sens : plus de dialogue.

Quand Mai 68 a éclaté à Paris, nous avons suivi les informations sur le journal qui était à notre disposition dans le foyer. Puis nous avons vu débarquer des jeunes étudiants, gauchistes-anarchistes-communistes-etc, qui voulaient nous embarquer dans la « révolution » et occuper les lieux. Les enseignants étaient en grève, nous n'avions plus de cours, nous, les internes, nous régions en maître sur le lycée. Donc, pas question de nous laisser envahir. Une vraie bataille rangée a failli se mettre en place : les gauchistes envahisseurs avec face à eux des internes déterminés à défendre leur libertés conquise dans le lycée. Les gauchistes ont fait marche arrière. Les premières et terminales devaient passer leur 1^e et 2^e baccalauréat (il y avait encore 2 bacs à l'époque), et les BTS leur diplôme de fin d'étude. Il n'y avait donc plus que nous, les secondes, et uniquement les internes. Nous nous sommes réunis et avons élaboré un nouveau règlement intérieur. Il sera, en grande partie, appliqué à la rentrée suivante.

Après Mai 68, à la rentrée, donc en première pour moi, un vent de liberté soufflait sur le « bahut ». Plus besoin de se mettre en rang par deux, la blouse était toujours obligatoire, nous avions souhaité la conserver parce que l'on trouvait cela pratique, surtout pour mettre le paquet de « clopes »

dans la pochette avant, c'était juste la bonne dimension. Autorisation de sortie pour tous, y compris le soir avant le repas. Autorisation d'utiliser les salles de cours après les cours pour travailler en groupe, y compris avec des externes, donc les portes restaient ouvertes jusqu'à 22 heures. Autorisation de fumer partout, y compris pendant les cours. On pouvait aussi apporter à manger et à boire dans les salles de classe, pendant les cours. Plus d'estrade pour les professeurs, les tables étaient mises en rectangle, le prof avec les élèves. Au dortoir, plus d'obligation de se tenir debout au pied du lit avant le coucher et au lever. Idem pour les douches, il n'y avait plus d'ordre établi, elles étaient à notre libre disposition.

Les enseignants organisaient librement leurs cours. Le prof d'histoire-géo avait décidé de traiter l'histoire en fonction des événements et du calendrier des commémorations. Déjà que j'avais du mal avec les dates, ce fut le pompon ... Au moment du référendum sur la régionalisation, en mars-avril 1969, organisé par De Gaulle (j'étais en première donc), le prof avait décidé d'organiser un débat dans la classe, débat qui sera suivi d'un vote. Le sujet du référendum était « oui ou non à la régionalisation » (création de régions avec délégation de pouvoirs), et il avait annoncé que si les français votaient « non », il se retirerait. Nous avons donc débattu, sur plusieurs cours, de politique. Le jour du référendum, de la classe, j'ai voté oui aux régions et non à De Gaulle ... mon vote a été compté comme nul !!! Dans la réalité, ce sera « non » et De Gaulle va s'en aller, on était contents. Les régions seront quand même créées en 1972, sous Pompidou, puis les représentants seront élus au suffrage universel en 1985, sous Mitterrand. Comme quoi, les démocrates se foutent royalement du résultat des référendums !

Le système de notation, lui aussi, avait changé : plus de notes, uniquement des appréciations graduées de A à E. Puis les enseignants ont ajouté des + et des - aux lettres ... on était revenu à un barème sur 15 points. Des « tables de conversion » avaient même été créées pour pouvoir faire des moyennes. Conclusion, le système a été abandonné avant la fin de la première année « post-68 ».

Beaucoup d'autres « avancées » ont été abandonnées : les cours sont redevenus plus structurés, on a interdit de fumer, manger et boire pendant les cours, etc. Mais globalement on avait gagné beaucoup de libertés.

Le baccalauréat

Le bac avait été réformé, et j'ai passé la « première mouture ». Grande réforme, il n'y avait plus 2 bacs, mais un seul, avec l'épreuve de français à la fin de la première.

Je suis donc allé passer mon épreuve de français en juin 1969, un écrit, une rédaction, et un oral avec des textes préparés. Mon objectif : ne pas perdre trop de points, le coefficient n'était pas élevé, mais quand même ... Je m'en tire tout juste avec la moyenne : objectif atteint.

J'ai passé en juin 1970, la première version des « Bac G2 ». Bac technologique avec comme particularité le « double 10 ». Les matières étaient séparées en 2 groupes : les matières générales avec le français, la philo, l'anglais, les maths générales et les matières techniques avec la compta générale, la compta analytique, les maths financières. Pour obtenir le bac il fallait avoir 10 de moyenne dans chaque groupe, et en rattrapage il y avait d'autres matières à présenter : histoire-géo, économie d'entreprise, etc.

Pour les révisions, je les ai faites avec Jean Abraham, à Tavers. Son père avait un étang et c'est là que nous avons revu nos cours théoriques et quelques points de compta et maths financières.

Je me suis donc fixé des objectifs : limiter la casse en philo et en anglais et cartonner en maths pour éviter l'histoire-géo qui n'allait sûrement pas me sauver. Pour les matières techniques, « no problem », donc impasse totale sur l'économie d'entreprise. Objectifs atteints : j'ai eu un peu plus de 10 en matières générales et pas loin de 16 dans le domaine technique.

Le sport comptait également dans les matières générales, comme gain de points. Il y avait des épreuves obligatoires à choisir parmi : course, saut en hauteur, grimpe de corde, etc. et une épreuve optionnelle. Pour les épreuves obligatoires, là aussi j'ai tenté de limiter la casse en choisissant les domaines où j'étais le « moins mauvais ». Pour l'épreuve optionnelle, j'ai choisi natation, en fait je n'avais pas beaucoup d'autres choix possibles. Mais le barème était sévère : 20/20 c'était le record de France du 50 mètres, et ensuite ça descendait. Les copains m'avaient déconseillé ce choix : trop dur. Et moi je n'avais pas nagé depuis décembre, à Port-Gentil, en mer. La

natation en piscine devait dater de la 6^e ... Bref j'y suis allé au petit matin, la piscine était non couverte, sur les quais de la Loire, en réalité, dans la Loire. J'ai pris mon petit déj comme d'habitude : un café au lait, je suis parti à pied en fumant ma première « Gitane » de la journée. Il faisait froid. J'ai grillé une 2^e clope avant d'entrer dans les vestiaires. Avant les épreuves chronométrées on pouvait faire des longueurs pour s'entraîner. J'ai fait un aller et retour, je suis sorti, j'avais froid, je suis allé vomir, pas grand-chose, dans les toilettes. Quand je suis revenu, les chronos avaient commencé. J'ai pris une file, la plus à gauche. Mon tour venu j'ai plongé. J'ai fait mes 50 mètres à fond la caisse, en apnée. J'entendais les gars sur le bord qui disaient : « t'a vu la fusée .. ». Je suis arrivé, une dame ma donné mon temps, elle avait un immense sourire. Quand je sortais de l'eau, le deuxième touchait la ligne d'arrivée. En rentrant au « bahu », je suis allé voir les barèmes, j'ai commencé par le milieu et j'ai du remonter tout en haut : 18/20, presque le record de France ... à 1 seconde ... tout ça sans entraînement en natation ni en aucun sport, avec un café et 2 clopes dans le ventre ! Peut mieux faire ...

Me voilà donc bachelier. Papa m'amènera pour voir les résultats. Je suis allé direct sur la liste des reçus, je ne voulais pas aller à l'oral de rattrapage, et j'ai trouvé mon nom. Bon, ça c'était fait. Passons à la suite.

La suite, c'est moi qui l'avais choisie, tout seul une fois de plus. Nous avons été démarchés par « Sup de Co » Poitiers. Yvon Pouhaër, breton, avec qui j'avais passé ces 3 années d'internat, mais lui avait visé un bac B, m'avait « fait l'article » un soir en étude. Je me suis renseigné, j'ai vu que cela donnait en équivalence le DECS économique, juridique et qu'il y avait une option pour préparer des DECS comptable. J'avais toujours en tête l'expertise comptable. Il me fallait le DPECF (Diplôme Préparatoire d'Études Comptables et Financières), je l'avais en équivalence avec le bac G2. Ensuite il fallait le DECS (Diplôme d'Études Comptables Supérieur) composé de 3 modules : économique, juridique et comptable. Si je prenais l'option d'un cycle court, IUT, je n'aurai aucune équivalence au DECS, il me faudrait donc les passer après l'IUT. « Sup de Co » semblait donc la bonne option. Le hic : il fallait passer via un concours et donc une « classe prépa », et là il n'y avait plus de matières techniques. Yvon Pouhaër m'a convaincu que c'était à la portée de tout bachelier, juste quelques bouquins

à lire pour faire un peu de philo ... L'avenir sera un peu moins « rose » ...
voir plus loin.

C'est donc décidé, j'irai en « Prépa Sup de Co », à Poitiers.

5. 1970 : 2 accidents en 1 mois

Les parents étaient à Blois en juin 1970, ils ont arrangé mon hébergement à Poitiers, j'irai chez Lucette, la sœur aînée de Maman. Elle avait une grande maison avec une chambre qu'elle voulait louer à des étudiants.

La fin juin et le début juillet seront marqués par 2 accidents de la route.



La Panhard PL17 toute neuve

Le premier, juste après le bac, nous revenions de Paris avec la PL17. J'étais devant à côté de Papa qui conduisait, Maman était derrière. A l'embranchement de l'autoroute de Rouen, un camion avait forcé le passage, puis nous l'avions doublé. A Coignières, le feu était au rouge, nous étions arrêtés en file de gauche, la N10 était à 4 voies. Brusquement nous avons été projetés en avant, la voiture a traversé le carrefour. Je me suis retourné pour voir si Maman allait bien, et là, j'ai vu, derrière nous, le camion de tout à l'heure, avec une Ami 6 encastrée sous son avant. Un enfant a été tué sur le coup, un autre et les deux parents grièvement blessés. Le chauffeur du poids-lourd n'avait pas vu le feu ! La PL17 n'avait plus de coffre arrière. Papa a appelé Raymond qui est venu nous chercher. Pour la voiture, ce sera pour plus tard. Papa va acheter une 204 neuve pour finir son séjour.

Une parenthèse d'explication sur la « PL 17 » : Papa l'avait achetée neuve lors de notre premier retour du Gabon, en 1963, en « TT » (Transit Temporaire), c'est à dire hors TVA. Nous pouvions la garder 2 ans sous ce statut, ensuite il fallait soit exporter la voiture, soit payer la TVA sur sa valeur au jour de la déclaration. Les 2 ans pouvaient être fractionnés si le véhicule était immobilisé, sur cales et avec un « plomb » des douanes. C'est ce que faisais Papa à la fin de chaque séjour, seuls les mois de congés en France étaient décomptés. En 1970 la PL 17 n'avait que 30 000 km et venait d'être dédouanée, avec une TVA très réduite. Après l'accident, l'assurance n'a pas voulu prendre en charge la réparation. Papa a entamé un recours au tribunal en demandant qu'on l'indemnise à hauteur du prix d'un véhicule équivalent, donc avec 30 000 km. Il a gagné et il a fait réparer la PL 17 par un tôlier, en achetant une autre voiture, en épave, dont le moteur était HS. Le tôlier a découpé l'arrière de l'épave et la soudé à la place de celui de notre voiture ... un coup de peinture et c'était reparti. En septembre je vais

hériter de ce véhicule, mais c'est l'embrayage qui va lâcher ... je vais décider de la revendre pour me chercher un véhicule plus petit. Voir plus loin ...

Après cet accident, les parents ne voulaient plus circuler sur les routes avec les camions, d'ailleurs Maman est toujours traumatisée à l'idée de s'approcher d'un camion. Nous revenions de Poitiers, dans la 204, avec Pépère Louis devant, Titane (Anne) et moi à l'arrière, Papa était au volant. Nous allions passer par Chauvigny, Le Blanc, Saint-Aignan pour éviter la Nationale 10. A la sortie de Poitiers, une voiture était arrêtée à gauche, il y avait une maison sur notre droite. Une petite fille est partie de derrière la voiture stationnée, en courant vers la maison, celle de ses parents. La voiture était celle de sa grand-mère qui l'a ramenait chez elle. Papa n'a pas pu éviter le choc. J'étais à l'arrière, j'ai vu la petite fille voler au-dessus de la voiture et passer à côté de ma fenêtre. Un rein éclaté, fractures des jambes, traumatisme crânien, côtes cassées ... le bilan était lourd. Papa se sentait coupable, mais il n'aurait rien pu faire, nous ne roulions pas vite et il était impossible de voir cet enfant avant qu'elle ne soit sur la route, à 2 voies. Les pompiers et les gendarmes sont arrivés. Nous sommes restés à Poitiers une journée de plus, Papa voulait avoir des nouvelles de la petite fille. De retour à Blois, Papa a rappelé les parents pour avoir encore des nouvelles. Il était totalement « retourné » et n'arrêtait pas de dire qu'il aurait préféré que ce soit lui qui soit blessé, plutôt qu'un enfant.

Ces 2 accidents vont me marquer et modifier ma façon de conduire : dès qu'il y a des enfants, ou une probabilité de présence d'enfants, je ralentis et je surveille autour de moi.

6. 1970 : le grand virage

Cette année 1970 sera marquée par plusieurs évènements qui vont définitivement changer le cours de ma vie.

Cela commence en janvier, par mon dernier départ de Port-Gentil. J'avais voulu aller passer les vacances de Noël à Port-Gentil car je savais que ce serait la dernière fois. Après 18 ans, la SER ne prenait plus en charge mon billet d'avion. J'aurai 18 ans en février 1970, le billet était donc possible pour décembre 1969 ... J'en ai eu « gros sur la patate » lorsque j'ai vu disparaître Port-Gentil sous les ailes de l'avion. (cf. « [Moi l'Africain](#) »)

Le deuxième évènement, ce sera le permis de conduire que je vais préparer et passer à Beaugency en mars 1970. Il y avait le « code » et la « conduite », mais tout se passait en même temps, dans la voiture. Pour le code, l'inspecteur posait des questions. D'abord quelques panneaux pris au hasard, puis des questions sur des situations, j'ai eu droit à : « où s'arrête-t-on à un stop ? », réponse : « juste avant la ligne blanche », l'inspecteur « oui mais s'il n'y a pas de ligne blanche » (Nb : à l'époque il n'y avait pas de marques de signalisation sur toutes les routes), réponse « ben pour voir sans gêner » ... autre question : « quand peut-on passer à un feu rouge clignotant ? », réponse « s'il y a un gendarme qui me fait signe de passer », l'inspecteur « non, on passe quand il est éteint », moi « ben alors, on passe, on s'arrête, on passe, on s'arrête, ... » ... j'ai eu le code. Pour la conduite, côté technique, « no problem » je conduisais depuis déjà quelques années. Il a du s'en apercevoir et ça l'a agacé. Un créneau, tout est ok, au moment de sortir, une voiture s'arrête et met son clignotant pour prendre ma place. Je sors donc du créneau. L'inspecteur stoppe la voiture et me dit qu'il y avait une voiture derrière ... je tente de lui expliquer, il me donne l'ordre de rentrer au point de départ. Je suis recalé !!! Le moniteur, qui était assis derrière, passe un savon à l'inspecteur. 1 mois plus tard, me revoilà avec le même inspecteur. Il me fait faire juste un petit tour de ville et me donne mon permis. Je vais direct m'acheter mon « 90 » amovible. (à l'époque les jeunes conducteurs avaient un « 90 » à l'arrière de la voiture, pendant un an, maintenant c'est un « A » pendant 2 ans).

Un mois plus tard, au volant de la PL 17, j'allais de Beaugency à Blois, et voilà qu'à l'entrée de Mer, 2 gendarmes m'arrêtent. « Vous rouliez à plus de

60 » me disent-ils. Heureusement que nous n'avons pas de radar, sinon cela vous aurait coûté plus cher. J'ai écopé d'un PV pour excès de vitesse. A l'époque la vitesse n'était pas limitée sur route, elle ne l'était qu'en ville, à 60 km/h.

Le troisième évènement, je l'ai raconté plus haut, ce fut le bac et le choix d'orientation pour la suite de mes études.

Le quatrième évènement, le plus important de tous, est celui qui va définitivement changer le cours de ma vie en m'installant durablement en France. Cela s'est passé le 30 août 1970 à 12h45, sur l'île de Noirmoutier, à La Bosse. Mais commençons par le début.

Dans les années 44, à la fin de la guerre, il y avait à Moisy (Loir et Cher) 2 fermes : la ferme Hémerly avec 4 filles, Louise, Lucette, Jeannine et Marcelle qui avaient entre 17 et 24 ans, et la ferme Blélu avec une fille, Hélène qui était dans les mêmes âges. Cela attirait les garçons des alentours, dont un dénommé Jean qui venait de Binas, à une quinzaine de kilomètres, en vélo, et un dénommé Mica, nom de code pendant la résistance, en réalité Pierre. Cela aboutira au mariage entre Hélène et Pierre Bourguignon et à celui entre Jeannine et Jean Lépissier. Voilà donc 2 copains et deux copines qui vont suivre des chemins à peu près parallèles. Pierre et Jean sont attirés par les colonies. Pierre sera gendarme et ira à Djibouti, au Tchad et au Gabon avec femme et enfants, dont un dénommé Daniel. Pour Jean, ce sera l'armée avec l'Indochine et Madagascar, et le privé pour le Gabon et le Sénégal, lui aussi avec femme et enfants, sauf pour l'Indochine.

Pierre va revenir très tôt à Blois et s'y installera. Pour mes parents, ce sera un peu plus tard, mais dès que nous sommes arrivés à Blois, ils ont renoué avec Pierre et Hélène.

Le 14 juillet 1970, Pierre organisera un méchoui, plus brochettes, dans son bois à Bourbeux, nous serons de la partie. Après avoir bien mangé et bien bu, ma mère demande à Hélène : « ton grand gars n'est pas là ? ». Daniel n'était pas présent, d'ailleurs je ne l'avais jamais rencontré. Et Hélène de lui répondre : « Penses-tu, il dit qu'il est à Châteauroux pour préparer le CREPS, mais il doit courir les filles ... », « Dis donc, ton gamin m'a l'air bien tranquille et sérieux, il voudrait pas aller à Noirmoutier avec le mien en

septembre, histoire que le mien courre un peu moins ... et comme il paraît que des filles vont les rejoindre ...».

Me voilà donc chargé de mission de surveillance auprès de Daniel !? Nous allons nous rencontrer quelques jours avant le départ, Denis Moyer, fils d'une autre copine de Maman et Hélène de Moisy, sera aussi du voyage.

Nous sommes partis de bon matin, en 2CV, avec, dans le coffre, une tente type « bédouin » et nos bagages sur le siège arrière. Direction Noirmoutier, La Bosse, sur le terrain de Pierre et Hélène. Je vais découvrir les plages de Vendée. Première impression, on se croirait presque de retour à Port-Gentil, les mêmes plages, sans fin, de sable blanc. Nous organisons notre petite vie entre 3 mecs. On se répartit les tâches, ce sera à tout de rôle : faire la vaisselle, essuyer la vaisselle, ranger la vaisselle. Denis dort seul sous la grande tente, Daniel et moi nous sommes sous une tente canadienne. Lors des conversations, j'avais cru comprendre que la « copine » de Daniel devrait arriver.

Le 30 août à 12h45, voilà, qu'au bout du terrain apparaissent 2 jeunes filles blondes, dont l'une avec de longs cheveux blonds, son nom : Florence. Je flashe immédiatement, mais reste totalement impassible. Elle était venue avec sa copine, Marie-Jo, dans une Dauphine verte, et elles s'étaient installées dans le camping à côté du terrain. Il y a une chance sur deux pour que ce soit la copine attendue par Daniel ? J'assume donc ma tâche du jour : essuyer la vaisselle. Ma technique : mettre la vaisselle sur la table de camping et laisser le tout au soleil. Denis devra la ranger, il prendra la table pour la mettre sous la grande tente ...

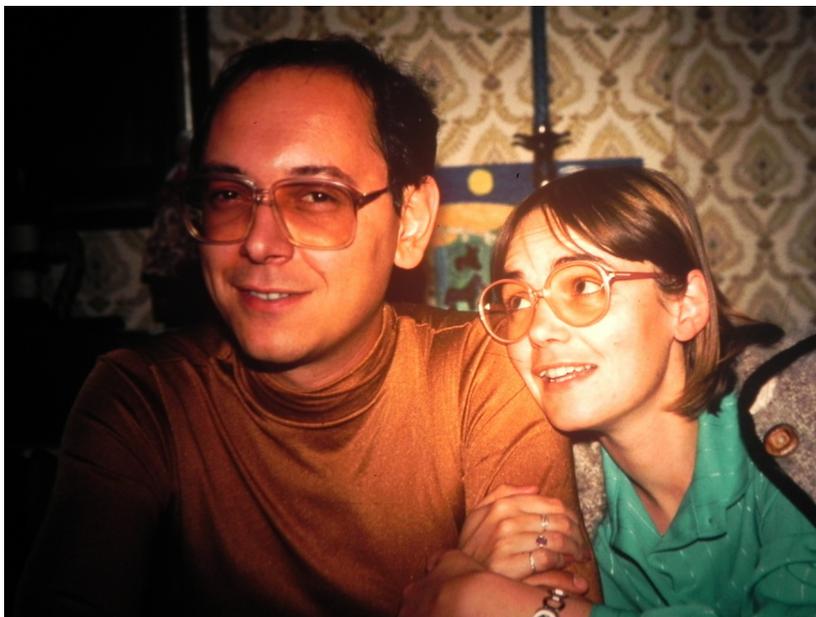
Un ou deux jours plus tard, voilà trois nouvelles têtes de jeunes filles qui apparaissent au bout du terrain : une brune, une châtain et une blonde. Bingo, mes chances augmentent puisqu'il n'y a plus qu'une chance sur 5 pour que la jolie blonde soit la copine de Daniel.

Tout va s'éclaircir dans les jours qui suivent. Daniel sortira seul, un soir, avec la dénommée Denise, la brune. En fin de séjour, je vais rentrer au volant de la Dauphine verte de Marie-Jo avec Florence.

Florence s'appelle, en réalité, Françoise, et nous ne nous quitterons plus. Je n'étais plus seul.

Notre relation va inquiéter Maman, qui va en faire part à Papa qui était retourné à Port-Gentil. Il va m'écrire une grande lettre pour me mettre en garde des « filles » ... J'avais 18 ans, depuis l'âge de 13 ans je pilotais seul ma vie, sa lettre m'a fait sourire.

En octobre 1970, rentrée à Poitiers chez Lucette pour moi, Françoise ira en BTS à Tours. C'était sur mon chemin.



7. Poitiers

Cette fois encore, nous sommes très peu à continuer nos études. Beaucoup de bacheliers des séries technologiques arrêtaient leurs études en terminale, quelques uns allaient en IUT. Nous ne sommes que 2 de ma section à poursuivre vers des études longues : Doudou (je ne me souviens plus de son nom) qui venait d'Ouzouer le Marché, et moi. A Poitiers je vais retrouver Yvon Pouhaër, le breton, et Alain Asselin (dit « moustache »). Nous serons donc 4 issus de « Benjam ». Dans les copains, il y aura ensuite « Camille », Christian Guilbaut, qui venait de Montoire sur le Loir, et avec qui je vais passer la plus grande partie de mon temps.

Sur le plan financier, Papa réglait les frais de scolarité et le loyer chez Lucette. Ensuite, quand je serai en Cité U, je vais avoir droit à un budget mensuel de 300 francs qui me permettait de couvrir la location de la chambre, mes tickets de restau U, les frais de la voiture (carburant, assurance et entretien) et tous mes autres frais. Ce budget va rester le même pendant 4 ans.

Françoise est en BTS à Tours. Nous serons donc séparés la semaine, mais nous nous retrouverons une semaine sur deux, lorsque je reviendrais à Blois, à la maison. Les parents étant retournés à Port-Gentil, la maison est vide.

Chez Lucette



L'année 1970-1971, je vais habiter chez Lucette, avec toute la famille. Philippe et « Titite » (Geneviève), ses 2 aînés, sont partis du foyer, mais ils reviennent plusieurs fois par semaine. Il reste donc « Coco » (Gérard), James et « Bibiche » (Jean-Michel) qui est le plus jeune. Coco et James sont dans ma tranche d'âge, mais ils travaillent déjà. Coco est peintre-tôlier et James mécanicien.

J'ai ma chambre, avec mon cabinet de toilette, un bureau pour travailler. Pour les repas, petit-déjeuner et dîner, c'est en famille. Je prends le déjeuner au Resto U, en ville, à côté de Sup de Co.

Me retrouver dans une grande famille, partager leurs soucis et leur vie quotidienne m'a certainement permis d'encaisser le choc des études de cette première année.

Lucette assure l'intendance, linge, repas, etc. Mais c'est bien la première fois depuis que j'ai quitté les parents, en janvier 1965, que j'ai un adulte avec qui parler, échanger, confier mes sentiments. Elle connaîtra, plus tôt et mieux, Françoise, que ma mère. Ensuite, lorsque je serai en Cité U, je reviendrai chaque semaine, pour amener mon linge, et je continuerai à discuter, simplement, avec Lucette, en prenant un café. C'était, un peu, une deuxième mère pour moi.

Coco et James ont chacun leur voiture, Simca 1000 et R8, modifiées, améliorées, équipées de jantes larges et phares supplémentaires, et bien sûr repeintes avec un style « sport ». Tant que je n'aurai pas ma voiture, c'est eux qui vont me conduire en ville le matin pour aller en cours. C'est eux, et surtout James, qui va m'aider à chercher une voiture.

Je me souviens du décès de De Gaulle. Nous avons eu un jour de deuil, juste pour faire le pont du 11 novembre. C'était super, James m'a emmené à Tours pour que je retrouve Françoise. Nous avons pu passer la journée ensemble. Merci De Gaulle !

Une fois de plus j'étais dans une situation « différente » des autres étudiants, je vivais « chez l'habitant » mais pas vraiment chez moi. J'ai donc souhaité, l'année suivante, aller en Cité Universitaire. J'ai commencé mon année chez Lucette, dès les premières semaines j'ai obtenu une chambre, mais sur le Campus, à la sortie de Poitiers, alors que je visai Marie-Curie (Marie-Cu) qui était presque en centre ville. J'ai quand même pris la chambre sur le campus et j'ai mis une annonce à Marie-Cu pour faire un échange. Banco, je n'ai passé que 2 nuits sur le campus. Ce fut suffisant, la deuxième nuit une voiture de police, une Estafette avec plusieurs policiers à bord, à eu la mauvaise idée de venir patrouiller sur le campus. Ils ont été immédiatement arrêtés par un groupe d'étudiants qui a renversé le

véhicule, les policiers sont partis à pied sous les huées ... Mai 68 n'était toujours pas terminé ! Moi je déménage vers Marie-Cu.

La Cité U



Marie-Cu était composée de plusieurs bâtiments. Chaque bâtiment était formé de trois corps, en étoile. Un corps partait en « épi », les deux autres corps étaient reliés aux bâtiments voisins, formant une cour intérieure avec pelouse et jardin.

Un seul escalier desservait les 3 corps, et à chaque palier il y avait les toilettes et douches communes, ainsi qu'un coin cuisine avec un petit frigo, une plaque électrique à feu unique et l'interphone qui permettait d'appeler un autre bâtiment ou étage. Celui qui venait décrocher, « gueulait » en bout de couloir le numéro de chambre concerné et laissait pendre le combiné. Si quelqu'un passait par là et voyait le combiné pendu dans le vide, il raccrochait.

Chaque chambre avait un lavabo et un bidet, un petit placard, un meuble de rangement séparait ce « coin toilette » du lit et du bureau qui lui faisait la longueur de la pièce.

C'était simple, mais propre, bien entretenu et confortable.

La Cité U avait également un Restau U dans lequel je prenais tous mes dîners, et mes déjeuners le week-end si c'était ce restau qui était ouvert, sinon il fallait se déplacer.

Pour le petit-déj, je faisais chauffer de l'eau dans le coin cuisine. Chacun avait sa casserole, on la mettait à chauffer et on revenait quelques instants plus tard. De temps en temps il y avait un « pressé » qui avait pris votre eau chaude, mais en avait quand même remis à chauffer.

La cité était relativement calme. Il arrivait, de temps à autre, surtout après les partiels, qu'il y ait des « regroupements » d'une dizaine, ou plus,

d'étudiants dans la même chambre. Ceux qui étaient en préparation de partiels, allaient leur demander de se calmer, et en général ça se calmait.

Ils nous arrivait aussi de nous réunir dans une chambre pour prendre le café, jouer au tarot ou discuter pour passer la soirée, mais généralement les soirées étudiants se passaient en dehors de la cité, nous étions peu nombreux de Sup de Co à Marie-Cu.

Un souvenir : un jour « moustache » a reçu un courrier de l'Armée lui disant que s'il voulait faire son service militaire il lui suffisait de répondre au courrier. Nous étions tous sursitaires, mais un seul a reçu ce courrier. Le soir nous nous sommes réunis dans sa chambre, nous avons arrosé cela avec la goutte de « Georgette » que « Camille » avait ramené de Montoire sur le Loir et nous avons brûlé le courrier, en l'arrosant de goutte.

C'est là que je vais passer mes 4 dernières années à Poitiers, mais avec un souci, à chaque rentrée je n'étais pas prioritaire. Il me fallait aller chercher une chambre en ville. Et là je suis tombé sur des trucs « pas possibles ». Je me souviens de cette chambre, située à côté de la cathédrale, avec le son des cloches tous les quarts d'heure. L'entrée de l'immeuble et le premier étage étaient en marbre, à partir du second, l'escalier était en parquet ciré, et pour accéder aux « chambres d'étudiants », il fallait prendre un escalier en planches. Sous la porte de ma chambre il y avait un jour suffisant pour y passer un colis. Le lit n'étant pas assez long, il y avait, au pied du lit, une table basse avec un gros coussin. Dans la zone « coin toilette », en écartant les bras je pouvais prendre appui sur les 2 murs, et il ne fallait pas que je lève la tête. Les toilettes et la douche étaient sur le palier, avec des portes qui ne fermaient pas ... J'y ai passé 2 nuits. Comme j'ai eu ma chambre à Marie-Cu, j'ai vite déménagé. La propriétaire ne voulait pas restituer mon dépôt de garantie parce qu'elle allait perdre cette location pour l'année scolaire. Je me suis un peu fâché, elle m'a rendu mes sous.

La cité avait ses propres parkings, et l'ensemble était fermé. J'avais maintenant ma propre voiture.

Béréness – ma R8

J'avais revendu la PL 17, dont j'avais hérité après son accident. Elle était trop grande pour moi et me semblait trop fragile. Je m'étais donc mis en

quête d'une autre voiture, avec une préférence pour la R8. Comme Jean-Paul travaillait chez Renault et qu'il était plus spécialiste que moi des voitures, je lui avais confié le montant de la vente de la PL 17, afin qu'il puisse me trouver un véhicule. Mais voilà, deux semaines plus tard, il est arrivé avec une R16 qu'il s'était acheté, avec mes sous ... Il m'a fallu attendre qu'il revende cette voiture, une affaire selon lui, pour que je retrouve mon capital.

James m'avait bien trouvé quelques occasions, mais surtout des grosses voitures, style Simca Versailles ou Aronde.

C'est finalement à Blois, rue Croix Boissée, que je vais mettre la main sur le véhicule de mes rêves : une R8 vert métallisée, avec intérieur en skaï. Un modèle de milieu de gamme, avec un moteur de 850 cm³.



Immatriculation : **5 ED 41**

je m'en souviens encore

Je vais lui donner un nom, « Béréness », oui avec deux S, parce que je ne savais pas que ça s'écrivait avec « ce » à la fin. Je vais même lui confectionner un carnet d'entretien, à cette époque il fallait faire les vidanges tous les 2 500 km.

C'était juste avant le premier choc pétrolier. Je me souviens avoir fait le plein à Poitiers : 25 francs. A côté il y avait une grosse BMW, il en a mis pour 50 francs. Après le choc pétrolier, j'en mettais pour 50 francs. Vu mon budget, j'ai vite restreint les kilomètres et fait attention à réduire la consommation, mon budget n'était pas extensible.

Cette voiture va subir de très grosses modifications au bout d'un an. Je suis allé chez Jean-Paul, à côté de Monthléry, et la voiture est ressortie complètement « boostée ». Elle est passée de 850 cm³ de cylindrée à 1100 par le remplacement des chemises et pistons, le tout avec un arbre à cames de Gordini, une culasse rabotée de R12, un double carburateur et un Delco de Gordini. Le circuit de freinage était passé en « double circuit » issu de chez Gordini, tout comme la suspension avec double amortisseurs. On avait mis des jantes un peu plus larges, mais pas des gros trucs. Le volant était à deux branches en inox et le siège conducteur avait été remplacé par un siège baquet équipé d'un harnais de sécurité. Par contre, l'aspect extérieur n'avait pas changé, il fallait être expert, ou la voir à côté d'un véhicule classique, pour voir qu'elle était plus basse et que le carrossage arrière était différent. Je l'avais équipée d'un compte-tours et d'un voyant de pression d'huile, accessoires qui étaient posés sur la planche du tableau de bord.

Bref, cet engin me permettait de laisser sur place les petits jeunes qui faisaient vroum-vroum avec leur voitures de kéké, ou encore les « bourges » avec leur « BM » qui n'arrivaient pas à me suivre. Je l'ai poussée, assez souvent, sur la petite portion d'autoroute (route à 4 voies sans séparateur central) qui déviait Tours, à plus de 160 km/h. Mais l'évaluation de la vitesse se faisait par le compte-tours, le compteur de vitesse, d'origine, restant bloqué à 130.

Camille et les copains

Camille (Christian Guilbaut), lui, avait une moto, une Norton 450 puis une Honda 500. Il disait, d'ailleurs, que sa Honda c'était la copie de son ancienne Norton. Il disait aussi qu'« il n'y a pas de mauvais motard, ils sont tous morts ... ». Il s'est tué au volant de sa voiture en partant rejoindre son lieu de travail, trop tôt. Après Sup de Co, il était devenu le « chef des stylos », selon son expression, chez Vendôme Transport. C'est en se rendant dans un des bureaux, dans le sud-ouest de la France, qu'il a eu son accident. Il avait toujours le « mot pour rire » et savait détendre l'atmosphère. Quand les discussions devenaient trop sérieuses ou trop tendues, il se prenait la tête entre les mains, la secouait de droite à gauche en disant « ah ! Mon dieu, mon dieu ... » ou encore « tein tein mon yeu quinquin ... ». En prépa, comme à Sup de Co, les copains savaient que quand ils en voyaient un,

l'autre n'était pas loin. On s'est revus à Vendôme, puis il a disparu. Le jour de ses obsèques j'étais en déplacement au siège de La Calhène, à Paris. Mais c'était mieux comme ça, on n'enterre pas un copain.

Nous nous sommes rencontrés en prépa, et nous avons fait nos études ensemble jusqu'à la sortie de Sup de Co.

Comme il venait de Montoire, il nous arrivait de partir ensemble et de « faire la N10 » en nous suivant. Par grand froid, il m'est arrivé de le remmener jusque chez lui.

Il a occupé, pendant ces 5 années, la même chambre, juste à côté de Sup de Co, en centre ville. C'était donc un des lieux où l'on se retrouvait pour la pause café, le midi. Un hiver, il avait amené de la gnôle à Georgette. Comme il était enrhumé, nous lui avons conseillé de se faire un grog, qu'il a évidemment partagé. Mais il s'était juste trompé dans les proportions : 1/3 d'eau, le reste de « Georgette ». Nous n'étions pas très « clairs » en retournant en cours.

Quand nous n'allions pas chez Camille, nous avions un café juste à côté de Sup de Co, c'était le point de ralliement. Pour passer le temps on jouait au 421, au Yam ou parfois au Tarot.

Il n'y a qu'avec Camille que j'ai pu travailler les cours en prépa. L'ambiance étant celle d'un concours, c'était du chacun pour soi, sauf avec lui. A Sup de Co nous avons gardé cette habitude et nous avons préparé nos partiels ensemble.

La classe prépa

Je ne m'attendais pas à un tel niveau lorsque je suis arrivé en prépa. Il y avait 2 classes de 40 élèves, pour 50 places à Sup de Co, et j'ai appris que les étudiants des prépas HEC, Sup de Co Paris et autres, venaient également passer notre concours. Yvon Pouhaër, m'avait dit, il y a juste 3 ou 4 bouquins à lire et un peu de maths ... En réalité il fallait avoir un niveau Bac A + B + C (philo, éco et maths) avec mention très bien, pour pouvoir prétendre accéder au concours. Mais moi je venais de G2 ... donc avec une formation essentiellement comptable.

En maths, même si j'étais très bon en terminale, je n'avais pas le niveau requis. Comme c'était mon point fort, j'ai du bosser très dur pour tenter de refaire mon retard.

En Philo, j'étais totalement nul. J'ai donc du tout apprendre. Nous avons, effectivement « quelques bouquins » à lire, sur le thème de « l'illusion ». C'est là que j'ai découvert Spinoza et son « Traité Théologico-Politique » dans lequel il démontre que « Dieu » est une invention de l'homme pour diriger les hommes. Bref, cela confirme ce que je pensais et c'est démontré. La lecture de la « Question Juive » de Karl Marx ira également dans ce sens, avec un complément : les religions sont parfois nécessaires à l'homme, elles lui fixent des règles de vie.

Un autre livre va également renforcer mes convictions, économiques et sociales cette fois. Lorsque je suis allé acheter ce livre, dans une librairie du centre ville, juste à côté du tribunal de Poitiers, il y avait « manif ». Deux étudiants devaient être jugés, le secteur était donc bouclé par des rangées de CRS, dont une juste devant l'entrée de la librairie. Face à eux, des étudiants qui les insultaient et leurs lançaient divers projectiles : bouteilles, cannettes, etc. Je suis tranquillement passé entre les rangées de protagonistes, à un moment de calme, et je suis entré dans la librairie. Lorsque je sortais, le chef des CRS a lancé ses troupes sur les étudiants. Un mec casqué m'a foncé dessus, matraque en l'air. Je me suis accroupi dans l'entrée du magasin, et quand il est arrivé au-dessus de moi je me suis relevé et je l'ai repoussé, comme je l'avais fait avec le pion de l'internat à « benjam ». Je me suis retranché à l'abri dans la librairie. En regardant le livre que j'avais sous le bras, j'ai pensé « mais non, ils ne savent quand même pas lire ... ». Je venais d'acheter le « Capital » de Karl Marx ...

L'étude du Capital de Marx, sous l'angle de l'illusion pour le chapitre consacré à la monnaie, va me convaincre de l'inutilité des monnaies et des politiques monétaires. Une monnaie n'est rien d'autre qu'une échelle de mesure entre différentes marchandises, elle n'a aucune valeur intrinsèque. Les taux de parité ne sont que des coefficients de conversion entre différentes monnaies. Vouloir influencer ces parités c'est comme si chacun avait son mètre étalon : absurde ! Aujourd'hui cela reste vrai, la création d'une monnaie européenne, l'euro, n'est qu'un petit pas vers une monnaie unique mondiale.

Quant à la notion de « valeur travail » développée par Marx, cela me vaudra quelques échanges en cours d'économie à Sup de Co. Si l'on y réfléchit bien, il n'y a effectivement que le travail qui apporte de la valeur aux marchandises. Voir plus loin ...

En géographie, c'était plutôt de la « géographie économique ». Malgré mes faibles connaissances, j'arrivai à m'en tirer pas trop mal.

Nous avons 2 langues étrangères, anglais et espagnol. Pour moi, j'avais arrêté l'espagnol depuis la seconde, et en anglais mon niveau n'était pas très élevé. Voilà donc encore 2 matières à bosser.

Enfin, dernière matière de la prépa : la contraction de texte. Une découverte pour moi. Il fallait redonner tous le sens et le style d'un texte en le réduisant à 10 % du nombre de mots. Bizarre ! Cette gymnastique m'a permis de développer un esprit de synthèse assez pointu, qui me servira beaucoup par la suite.

A la fin de la première année je passe le concours et j'échoue à la 52^e place. Il ne manquait pas grand-chose, mais c'est la règle du concours.

Je me remets en question, je me demande si je dois continuer dans cette voie ou me ré-orienter vers un IUT, voie plus normale pour l'expertise comptable. Françoise va me convaincre de redoubler, ce que je n'avais jamais fait pendant toute ma scolarité.

Je vais donc remettre cela, mais cette fois en travaillant encore plus, et ça va passer ...

Ces 2 années de prépa n'ont été occupées que par le travail scolaire. Une scolarité très théorique, mais qui va énormément me servir dans ma vie professionnelle. 2 ans de travail acharné, très dense, dans un esprit de concours. Il fallait être au maximum partout. C'est ça une « classe prépa », ça vous change un bonhomme.

Pour les grandes vacances, comme elles commençaient début juin, j'avais trouvé un emploi au Crédit Agricole, dans les services centraux. La 2^e année, je vais d'ailleurs remplacer la chef de service pendant le mois de juillet. J'avais un petit salaire qui me permettait de couvrir mes frais pour le reste de l'année (voiture, déplacements, vacances, etc.). Mais je ne pensais

pas que cela allais me rapporter autant. On fait un grand bon dans le temps. Il a été question, dans les années 2000, de pouvoir racheter les trimestres d'étudiants. Je me renseigne et je m'aperçois que j'avais cotisé 2 trimestres par an au Crédit Agricole, régime agricole. Juin = 1 trimestre, juillet faisant un 2^e trimestre ! Comme j'y ai travaillé 3 ans (2 ans de prépa + 1 an de 1^e année Sup de Co), j'avais donc cumulé 1 an 1/2 de cotisation, inutile de racheter des années complètes, qui ne pouvaient pas être fractionnées. Et au moment de valider ma retraite, me voilà gratifié d'une pension agricole de 17 € par mois.

Un week-end sur deux et pendant les vacances, on se retrouvait, avec Françoise. Elle était à Tours, en BTS. Au début, nous prenions le train ensemble, elle descendait en gare de Tours et je continuais pour Poitiers. Je me souviens de ce dimanche soir où je repartais, à pied vers la gare, de l'appartement au Mirasol. Une bonne heure de marche en prévision. Il devait être 18h30, il faisait à peine nuit, quand j'entends que l'on m'appelle. C'était Françoise qui me rattrapait. Ses parents m'invitaient à dîner puis à nous emmener à la gare. Ce soir là il y avait Claude et Violette Ponchet. Claude a su détendre l'atmosphère, j'étais pas mal « tendu ». Par la suite, quand j'ai eu ma R8, je passais la chercher le samedi à Tours et l'on revenait ensemble le dimanche soir. Halte à Tours, plus ou moins longue, et je reprenais ma route vers Poitiers. On se retrouvait aussi à Tours ou à Poitiers, d'abord pour un dimanche, puis pour un week-end.

En fait, j'habitais Poitiers, mais je n'avais aucune envie d'y rester ... je préférerais rentrer à Blois.

Sup de Co

Après ces 2 années de prépa, les 3 ans qui vont suivre ont été « relax » côté cours. J'avais de l'avance en compta, maths financières, organisation d'entreprise. Il n'y avait que le marketing que je découvrais.

Une particularité : dès la rentrée il nous a été remis le logo de Sup de Co, un adhésif à mettre sur le pare-brise : un caducée !

Pourquoi un caducée ? Parce que le serpent qui s'entoure sur un bâton, représente le colporteur, un marcheur qui va de lieu en lieu pour y vendre ses marchandises. C'est donc, en premier lieu le symbole des commerçants.

C'est devenu celui des pharmaciens qui allaient aussi de lieu en lieu pour y vendre leurs « potions », et enfin celui des médecins parce qu'ils envoyaient chez le pharmacien. J'ai du expliquer cela à mon beau-père, qui deviendra « Papy Bernard », préparateur en pharmacie, mais il n'a jamais vraiment été convaincu.

En 1^e année, c'était l'apprentissage des bases. Je les avais, je n'avais donc pas grand chose à faire, à part aider Camille et les autres. Seuls les cours de sciences éco, avec M Boutou, étaient « prise de tête ». Il appuyait tous ses cours sur des équations mathématiques, on jonglait avec les dérivées et les intégrales sur des équations à n variables. Bon, j'ai au moins appris le sens d'une dérivée et d'une intégrale. Comme j'avais du temps, j'ai commencé à m'intéresser aux associations d'étudiants de Sup de Co.

Françoise avait tenté de venir travailler à Poitiers, en accueil dans un hôtel, mais cela ne lui a pas convenu. Elle a obtenu un poste de maître auxiliaire à Vendôme, au Lycée Ronsard. Je vais en profiter, avec Camille, pour aller faire de « l'information » sur Sup de Co au Ronsard.

En fin de 1^e année nous avons un stage à l'étranger à faire, en entreprise. Pour moi ce sera Brighton. Je vais y aller avec ma R8, sans même avoir le moindre logement de réservé. Je prends un ferry au Havre, 8 heures de traversée pour Southampton. Au petit matin me voilà sur les routes anglaises. J'arrive dans la matinée à Brighton. Je me présente dans mon entreprise et je demande s'il connaissent un endroit où je peux loger. Me voilà dans une espèce de pension de famille 100 % british. Au petit déjeuner ce sera tomates farcies, saucisses, bacon et autres friandises. Pour le dîner, à 18h, il y aura toujours la même soupe avec un petit quelque chose en plus. Le midi, je mange au restaurant (grand mot!) d'entreprise. Je me souviens de ce repas composé d'une pomme de maïs bouillie, c'est tout. Ou encore, le dernier jour, je demande un café serré. On voyait le fond du verre en plastique ! Bref, en 3 semaines, je perds 3 kilos. Pour le retour, je repars de Newhaven, direction Dieppe, et là, j'attends le ferry français histoire de manger un steack, un vrai. Il y a un couple de français avec une caravane, ils m'offrent un sandwich de rillettes ... enfin de la vraie nourriture.

Pendant ce séjour j'ai pu apprécier l'hospitalité à la mode british. Personne ne tente de t'aider si tu n'arrives pas à t'exprimer correctement. La preuve,

pendant ces 3 semaines, dans le bureau que j'occupais, j'avais en face à moi une jeune femme qui ne me parlait qu'en anglais. Le dernier jour, elle laisse tomber quelque chose par terre et lance un grand « merde » ...

Côté travail, je faisais, entre autre, chaque vendredi matin les paies des 120 salariés. Tout à la main. Le plus gros du travail étant de décompter les espèces nécessaires pour remettre les enveloppes en début d'après-midi. Aucune ligne de cotisation, tout était pris sur l'impôt sur le revenu. Juste le calcul du brut, soit nombre d'heures multiplié par le taux horaire. Et en France nous avons une page de cotisations, voir deux ...

Au retour, nous avons remis un compte-rendu. Je n'ai pas été tendre avec nos voisins anglais ... et je n'ai toujours pas changé d'avis.



Pendant ces vacances, de 1973, nous allons nous fiancer. Papa et Maman en avaient fait une grande réunion de famille, un vrai mariage, avant l'heure. Nous irons aussi à Dakar pour un mois et Françoise sera reçue à son concours à l'ENNA, à Lille.

Nous allons donc devoir être encore plus séparés pendant les 2 ans à venir. Elle va changer sa 2CV contre une AMI 6 pour pouvoir faire le chemin Blois-Lille, mais avant la fin de sa 1e année, la direction de l'AMI 6 va se bloquer. Elle la changera pour une R5 de 6 mois trouvée par Jean-Paul qui travaille chez Renault.

Elle ne reviendra à Poitiers que de façon très épisodique. On essaie de se retrouver à Blois, ou à Paris chez Jean-Pierre et Fanfan, ou encore à Lille. Je fais le trajet en voiture, parfois en prenant Jean-Pierre à Paris au passage. Un matin, lors d'un retour avec Jean-Pierre, brouillard verglaçant. Des centaines de voitures et camions sont encastrés les uns dans les autres. On réussit à passer, on quitte l'autoroute, et nous arrivons avec plusieurs heures de retard, mais heureux de s'en être sortis. Jean-Pierre s'en souvient encore.

En 2^e année, on ajoute quelques nouvelles matières comme « l'économétrie », ou la modélisation de l'économie avec utilisation de probabilités. Voilà un cours qui va me servir par la suite, associé aux cours de M Boutou, je vais apprendre à modéliser des systèmes économiques,

dont ceux des entreprises. Très utile en contrôle de gestion et en conception de système de gestion informatisés. Notre prof d'économétrie, un spécialiste national, nous avait expliqué qu'il avait loupé sa carrière, il voulait être mécanicien, mais il n'a jamais réussi son CAP, alors il a fait économètre ...

Cette année là je me suis investi totalement dans les associations étudiantes, je m'y suis même tellement investi que j'ai « zappé » certains cours.

Nous avions un cours de droit public, la matière n'était pas très attrayante et le prof ne la rendait pas plus attractive. Si bien que je suis allé au premier cours, j'ai écouté et pris quelques notes, puis au 2^e cours j'ai commencé à bosser pour l'association que je présidais. Camille, mon voisin de table, m'imitait. Comme il y avait devant nous une jeune fille très consciencieuse, qui prenait ses cours avec beaucoup de soin, Sylviane Boulmier, nous nous sommes dits, Camille et moi, qu'il serait plus prudent de lui « emprunter » ses cours. Donc nous avons séché tous les autres cours.

Mais petit problème, en fin d'année il y avait un partiel sur chacune des matières, et un zéro était éliminatoire ... donc pour le droit public, Camille et moi étions un peu « justes ». Nous avons pris les cours de Sylviane, nous les avons photocopiés sur le copieur de la Chambre de Commerce, au prétexte de dossiers associatifs (Nb : à cette époque les photocopies coûtaient très cher), et nous nous sommes retrouvés avec 2 énormes pavés.

La veille du partiel, Camille est venu réviser avec moi dans ma chambre. Nous avons préparé notre litre de café et les réserves de cigarettes. Il avait amené un peu de gnôle à Georgette. Comme il y avait 2 pavés, nous en avons pris chacun un. Au bout d'une heure nous nous sommes regardés. On ne comprenais strictement rien à ce charabia. On s'est pris un coup de gnôle et on a réfléchi. Il y avait 2 sujets au choix. Donc on a tiré au sort un des 2 pavés, et on recommencé à lire, ensemble cette fois. Après quelques pages de lecture pénible, la cafetière étant vide, on s'est dit qu'il fallait avancer plus vite. On s'est pris un dernier coup de gnôle et on a feuilleté les chapitres. On est tombé sur un chapitre d'une page avec un titre pas possible à mémoriser. On a lu cette page et chacun est allé se coucher.

Le lendemain, à 8 heures, partiel de droit public. On nous distribue les sujets, le premier on y comprend rien, on se regarde avec Camille, on attend le second. Et là ... énorme ... c'était la page que l'on venait de lire (on

s'était couché très très tard), on se regarde avec Camille, pouce en l'air. Durée de l'épreuve : 3 heures. On sort au bout 20 minutes et on se retrouve au café du coin, hilares !

Bon, la conclusion est franchement pas sympa. Camille et moi nous avons les meilleurs notes 18/20. On n'a jamais compris pourquoi on n'avait pas eu 20/20 puisque l'on avait tout recopié le cours. Peut être que Sylviane avait oublié une phrase ? Sylviane, justement, s'en tirera avec un 8/20 ...

En fin de 2^e année nous avons un stage de fin d'études à faire, avec remise d'un mémoire. Pour moi ce sera la BRO (Banque Régionale de l'Ouest), au siège à Blois, service comptable. Le thème du stage : mettre en place un contrôle de gestion des agences. Seul un contrôle de budget existait, la direction souhaitait motiver les directeurs d'agence. Le problème étant qu'une agence peut faire « des ventes » avec les intérêts des prêts et autres services bancaires, mais d'autres ne font que de collecter des fonds, donc pas de recettes. Or, l'activité d'une banque c'est de collecter des fonds pour pouvoir les prêter ou ré-investir. J'ai donc créé un système de rémunération interne des fonds collectés, selon le taux de la Banque de France, et les recettes n'étaient plus évaluées qu'en marge brute (taux de prêt – taux de la BdF). Ensuite, selon les niveaux d'activité, j'ai mis en place des budgets variables calculés à partir de la moyenne des coûts des agences. Les écarts constatés étaient donc directement liés à l'activité de l'agence. Bref, tout un travail en collaboration avec les services centraux, le service comptable et le service informatique qui a bien voulu mettre en place les outils nécessaires. Un travail qui m'a familiarisé avec le contrôle de gestion, m'éloignant un petit peu de mon objectif d'expertise comptable. Tout c'est bien passé lors de la soutenance de mon mémoire, face à un banquier.

La 3^e et dernière année, les cours seront plus orientés vers une synthèse globale. Une nouvelle matière apparaît : la PGE (Politique Générale d'Entreprise). Pas vraiment de cours, mais des exercices sur des cas concrets. L'intervenant est contrôleur de gestion chez Legrand à Limoges. Nous ne ferons que 2 partiels, durée de l'épreuve : 7 heures. Dès le 1^{er} partiel, je me lance dans une analyse et une simulation de solutions par hypothèses. Résultat : 18/20 ! L'intervenant, qui ne nous connaît pas, il ne vient qu'une fois par mois, propose à celui qui a obtenu ce 18, de l'embaucher au service contrôle de gestion, comme assistant, chez Legrand

à Limoges. Legrand, c'est, aujourd'hui, 900 millions de CA, plus de 1000 salariés, 51 agences ... Toute la classe se retourne vers moi. Camille me dit « qu'est-ce que t'attends ? ». Je lui réponds : « Limoges, ça va pas ... je veux pas m'enterrer là-bas ! ». En fait, Françoise allait terminer son ENNA à Lille et avait demandé Vendôme en premier vœux, donc pas question de rester éloignés plus longtemps.

C'est en 3^e année que j'aurai une passe d'armes de théorie économique avec notre prof, M Boutou, doyen de la fac de sciences-éco de Poitiers. Cours sur la théorie Marxiste. Grosses envolées d'équations en tous genres pour démontrer qu'il n'y a pas que la valeur travail, mais aussi le capital, pour faire fonctionner un système économique. Je prends la parole, fait très exceptionnel, en m'appuyant sur son système d'équations pour lui démontrer que la dérivée du capital n'est rien d'autre que le travail, et que, par conséquent ce n'est que la valeur travail qui est la base de tout système économique ... Ça l'a vexé, il a marmonné « ben oui si on fait la genèse du capital », et j'en rajoute une couche « donc, effectivement il n'existe que la valeur travail, le capital n'étant qu'un agrégat intermédiaire ... ». ça ne servait pas à grand-chose, sauf à conclure ses 3 ans de sciences éco.

Pour le diplôme final c'est encore un concours mais sans gros enjeu, il y a 50 places pour 50 candidats, il faut juste atteindre la moyenne minimum. 3 épreuves écrites de 7 heures : gestion financière, marketing et PGE, et le mémoire. Pas de stress, ça passe sans problème.

Par contre, pour le DECS (Diplôme d'Études Comptables et Supérieur) il me faut passer une épreuve interne à Sup de Co pour la partie « compta ». Essentiellement de la compta des sociétés (absorption, fusion d'entreprises) et de la compta analytique. La compta des sociétés me rebute un peu. Je trouve cela inutile et trop théorique. Dans la réalité, les fusions et absorptions sont rares, sauf à travailler dans un cabinet spécialisé et ce n'est pas ce que je vise. Je vais bosser à fond, y compris la veille de l'examen, jusqu'à pas d'heure. Au petit matin, sujet ultra classique, tout ce que j'avais révisé la veille encore. Mais voilà, la panne totale, je ne savais strictement plus rien. Mon cerveau a disjoncté ... Conclusion : recalé.

Pas de problème, je vais repasser en candidat libre en septembre.

Les associations

Ces 3 années d'études auront été très occupées par les associations d'étudiants de Sup de Co. Trois associations :

- ➔ le BdE : Bureau des Élèves, est chargé d'assurer l'animation entre les étudiants et la promotion de l'école via des opérations de « prestige », essentiellement le Gala de Sup de Co.
- ➔ La JE : Junior Entreprise organise des actions pour le compte d'entreprises privées et se fait rémunérer, elle fonctionne comme une mini-entreprise.
- ➔ l'AIESEC : Association Internationale des Étudiants en Sciences Économiques, à un comité local à Sup de Co Poitiers. Son activité : organiser des échanges de stages étudiants avec d'autres pays et des voyages d'étude à l'étranger.

Yvon Pouhaër m'avait dit : Sup de Co, pour ton CV, il faut en sortir soit major de promotion, soit président d'une asso. Il sera président du BdE et moi je prendrai la tête de l'AIESEC, major de promo c'était moins sûr.

En fait, nous travaillions tous ensemble. Lorsque le BdE a organisé son gala avec comme tête d'affiche un dénommé Serge Lama, qui devait faire l'Olympia la semaine suivante, on s'est fait un énorme « bide ». 20 000 francs de déficit, Serge Lama nous avait redonné une partie de son cachet en liquide. Il n'y avait que les invités dans la salle ... On avait cru que son futur passage à l'Olympia allait nous servir de publicité. Que dalle ! On n'a pas réussi à faire bouger les poitevins. Le banquier n'était pas content, mais nous, on n'avait pas un sous. C'est donc avec la JE que nous avons relevé le défi : on s'est lancé dans la promotion et l'organisation de spectacles. Nous avons fait des campagnes d'affichage pour la venue à Poitiers et Tours de Joe Dassin, Fernand Raynaud, etc., jusqu'à Blois on est allés, avec Camille, pour coller des affiches. Nous avons fait venir des artistes de jazz de Paris. Coût : un billet AR par le train, un petit cachet, un repas et une bouteille de whisky pour le spectacle. Un jour, nous avons été contactés par un organisateur de spectacles. Il avait reçu une demande pour organiser un concert avec un groupe rock, mais ne se sentait pas les reins assez solides pour tenter l'aventure, on a dit « banco », c'était les Pink Floyd. Le concert

a eu lieu sur l'aéroport de Poitiers, ils voyageaient en avion. On a fait le plein et on a renfloué les caisses du BdE.

Autre opération que nous avons organisée : le centre hospitalier de Poitiers nous a demandé de faire une opération « don du sang ». Le nombre de donneurs était en baisse régulière. Nous avons créé un petit groupe de 4 étudiants, dont Camille et moi et nous avons mis en application nos cours de marketing et de communication. Nous avons élaboré une campagne style « les ronds rouges » que ELF avait utilisé pour lancer son réseau de stations service. A la place du mot « donnez » nous avons préféré le mot « offrez », avec comme symbole un bouquet de fleurs rouges. Nous avons réquisitionné une camionnette de la Croix Rouge, avec haut-parleur. Nous l'avons recouverte de nos affiches, avec uniquement le logo, sans aucune autre mention. On avait découpé les affiches. On a sillonné les rues de Poitiers, avec en fond musical : « Ainsi parlait Zarathoustra », l'introduction de R. Strauss, ça envoyait un max et surtout cela surprenait les passants. On diffusait un message du style « ils arrivent bientôt à Poitiers ... ». Une semaine avant la journée de don du sang, nous avons mis des affiches dans tous les commerces et nous avons complété les affiches sur la camionnette, et on a recommencé à sillonner les rues, toujours avec la même musique, mais cette fois avec un message plus clair. Conclusion, nous avons triplé le nombre de donneurs ce jour là. J'ai rédigé un rapport, nécessaire pour toucher notre subvention (rémunération), mais j'ai été un peu dur avec le personnel hospitalier, relevant qu'il manquait d'empathie avec les donneurs, qu'il devrait avoir une attitude plus « commerciale ». On a quand même reçu nos sous.

J'ai pris la présidence de l'AIESEC-Poitiers en fin de 1^e année, l'activité était fortement en baisse. Il n'y avait qu'un voyage d'études organisé pour les 3^e année, au Québec, mais sans aucune relation avec l'AIESEC-France. J'ai donc repris contact avec la structure nationale, relancé le démarchage de stages pour des étudiants étrangers et j'ai utilisé la structure internationale pour trouver des stages aux 1^e année à venir, pour nous il était trop tard. Le groupe local a augmenté, nous nous sommes retrouvés une dizaine à animer l'association. A la fin de la 2^e année, on m'a proposé de devenir « administrateur » de la structure nationale. Mais j'ai laissé tomber, j'ai préféré aider mon successeur à assurer le développement local.

Avec l'AIIESEC nous sommes allés, pour des réunions régionales et nationales, à Bordeaux, Nantes, Angers, Montpellier, Reims, Lyon. A chaque fois on découvrait une Sup de Co, et j'avoue qu'elles étaient mieux soutenues par leurs chambres de commerce respectives. La CCI de Poitiers ne faisait pas de gros efforts. J'ai quand même organisé une réunion nationale à Poitiers, la CCI m'a aidé cette fois, on a pu utiliser ses locaux et son matériel.

Nous avons réuni les bureaux des présidents des 3 associations dans un même local, et conservé le local attendant aux réunions. C'était en 1974, année d'élections présidentielles, avec au 2^e tour Giscard d'Estaing contre Mitterrand. Yvon Pouhaër était « giscardien » et moi « mitterrandien ». Les débats étaient vifs, mais toujours à l'écoute de l'autre, entre nous deux. On parlait politique au BdE et à l'AIIESEC Sup de Co. Nous nous sommes invités mutuellement à aller assister aux meetings de chacun des candidats lorsqu'il sont passés dans le secteur, et bien sûr nous avons regardé, ensemble, le dernier débat. Camille, lui, s'en foutait un peu et voulait bien entendre tous les arguments. Sincèrement, j'ai trouvé que l'un comme l'autre sortaient quand même de grosses « âneries » ... Ce sera Giscard qui va l'emporter, nous cela ne changera rien à notre vie.

Les locaux des associations étaient aussi le lieu de réunion des quelques étudiants impliqués dans ces activités. On y parlait d'un peu de tout, et chacun préparait son avenir. La plupart d'entre nous avions déjà nos « statuts de SARL » sous le coude avec quelques idées de domaines d'activité, nous étions plus orientés PME que grands groupes, c'est un des points qui nous différençait des HEC et autres grandes écoles parisiennes.

Ces activités et discussions nous prenaient beaucoup de temps, mais c'était très formateur.

les bizutages

C'était une tradition. Cela servait à faire connaissance avec les nouveaux et à nous faire connaître dans Poitiers. En général il y avait un défilé déguisé en ville et tout se terminait par un repas dans un restaurant à l'extérieur.

Pour mon bizutage, j'ai dû me déguiser en bonze. C'est Lucette qui a fabriqué le déguisement : un vieux drap, une calotte sur la tête, et j'ai ajouté

une boîte d'allumettes. Et oui, à cette époque les bonzes se faisaient partir en fumée ... J'ai d'ailleurs encore une photo prise sur la Place d'Armes à Poitiers, Camille lui est en blouse blanche.

En 2^e année, nous, Camille et moi, avons été chargés de recevoir les bizuts dans les bureaux des associations, et bien sûr, leur faire prendre leur adhésions. Chaque bizuth devait apporter une bouteille de « bon » vin rouge, nous devions vérifier la qualité du breuvage ...!

En 3^e année, nous, Camille et moi, avons été nommés « grands maîtres bizuteurs », nous avons donc en charge l'organisation du bizutage et surtout l'affection des bizuts aux anciens. Chaque bizut était sous l'autorité d'un ancien. Nous avons organisé notre défilé en campagne cette fois, avec des jeux dans divers villages, et un circuit qui nous emmenait vers le restaurant final. Pour l'attribution des jeunes bizuts, j'ai repéré sur la liste une jeune femme, mariée et mère de famille. Pour m'assurer qu'elle n'allait pas être embêtée par des trucs de potaches, je l'ai prise sous mon autorité. En fait, elle venait de Bordeaux, son mari travaillait à Bordeaux, et pour assurer la garde de son enfant de moins d'un an, sa mère était venue habiter à Poitiers. Elle avait demandé à pouvoir intégrer Bordeaux, mais les effectifs étaient complets. J'ai fait jouer mes relations de l'AIESEC en demandant s'il y avait un candidat pour un échange, et banco, ça c'est fait. Comme quoi les bizutages peuvent avoir du bon.

le service militaire

Nous étions tous sursitaires. Notre sursit s'arrêtait à la fin de nos études. Nous avons donc été convoqués, pendant la 3^e année, dans nos centres respectifs. Pour moi ce sera Blois. Chacun avait le même souhait : être réformé.

Pour Camille, ce fut un peu particulier. Il avait voulu faire du parachutisme, en 2^e année, et il avait trouvé une astuce géniale pour que cela ne lui coûte rien : il avait fait une PM-para, préparation militaire dans les parachutistes, à Montauban. Je lui avait dit « tu ne crains pas qu'ils te gardent ? », « non, pas de problème, j'ai un dossier médical avec des radios de mon dos et en plus mes parents connaissent un député, alors ... ». Alors, Camille n'a pas été convoqué au recensement, mais directement affecté au bataillon de paras

de Montauban. Il a tout essayé, en vain. Il devra faire un an de parachutisme !

Pour ma part, je voulais absolument être réformé. On allait se marier en juin et nous voulions nous lancer dans la vie active. Un an de service militaire ce serait du temps perdu.

J'avais fait un calcul : Papa avait fait 15 ans d'armée, il en avait donc fait assez pour Jean-Paul et moi. Jean-Paul a fait son temps de service en coopération à Port-Gentil, moi je ne pouvais pas, les parents étaient rentrés en France, il fallait donc que je sois réformé.

Je me suis présenté le jour J devant le centre de recensement de Blois, mains dans les poches. Le bidasse à l'entrée me demande où est ma valise ? « je n'en ai pas besoin, j'habite à Blois, donc je rentre chez moi » ... Il va quand même falloir que je fasse des démarches auprès d'un gradé pour réussir à sortir de la caserne le soir, ils voulaient me garder !

Batterie de tests, de tout, de la logique, du français, des maths, de la géographie et je ne sais quoi. Je me suis aperçu que les tests allaient crescendo en difficulté, j'ai donc décidé de ne remplir que la dernière page, je laissais en blanc toutes les premières questions.

Comme ils avaient trouvé que j'avais un bon niveau, j'ai eu droit à la proposition spéciale « EOR », École d'Officiers de Réserve. Gros baratin : vous aurez un paquet de cigarettes de plus par semaine, le droit de manger au mess des officiers et une solde plus importante ... Vous pouvez soit refuser dès maintenant, mais ce sera définitif, ou alors accepter, mais vous pourrez encore refuser quand vous voudrez, y compris après avoir intégré les EOR. Alors que ceux qui osent refuser maintenant se lèvent? Je me lève, je me sens un peu seul, je me retourne, nous n'étions que deux à être debout, dans une salle d'une cinquantaine de personnes. Nous sommes sortis sous le regard réprobateur d'une bande de gradés.

Enfin, la visite médicale. Je me mets devant une porte et j'attends. Mon tour arrive. C'est un médecin noir qui m'accueille, on discute, on s'aperçoit que l'on vient tous les deux de Poitiers, de la même cité U, Marie-Cu. J'avais amené mes radios du dos, mais il estime que ça ne sert à rien. On parle d'Afrique. Il finit par me coller une liste de maladies : fièvre jaune,

paludisme, hépatite et je ne sais quoi encore. Je ne savais pas que l'on pouvait être aussi malade en si peu de temps !

Dernier entretien avec le gradé recruteur : « vous ne voulez vraiment pas faire les EOR ? », « non ! », et « vous avez eu toutes ces maladies ? », « oui, j'ai vécu longtemps en Afrique ». Je crois qu'il a compris, il m'a remis un papier avec la mention « exempté ».

En repartant, je prend en stop celui qui s'était levé avec moi, pas de chance, il était apte au service ... mais il s'était promis de ne rien faire du tout pendant un an, histoire de les gonfler suffisamment pour qu'ils le relâche.

Mon service militaire aura donc duré deux jours, ça leur a suffit ...

8. Suite et fin

En cette fin de 3^e année, et donc d'études, je suis plus accaparé par notre futur mariage que par les examens et même mon futur emploi. Camille et les autres me disent : « tu vas perdre ta liberté en te mariant ... », ce à quoi je réponds que « je suis libre puisque je choisis mes propres contraintes ... ».

Le 28 juin nous nous marions. Puis ce sera le tour de Jean-Paul, 2 semaines plus tard. Nous annonçons à Maman qu'elle serait grand-mère dans 8 mois ... Ça faisait beaucoup quand même en 2 semaines ...

Nous allons nous installer pour quelques temps chez les parents à Montlhéry. Moi je vais aller avec Papa aux Foyers Économiques, son nouvel employeur, pour l'aider à remettre de l'ordre dans la compta avec, entre autre, la justification des comptes de tiers.

Fin août je vais passer mon DECS dans un centre d'examen en région Parisienne. Cette fois j'ai fait quelques révisions, mais en douceur. Épreuve de compta des sociétés, très classique, ça se passe très bien. Le lendemain, compta analytique et budgétaire, une épreuve de 4 heures. Je lis le sujet, très classique une fois de plus, les pièges sont également très classiques. Je prends le temps de regarder autour de moi. Nous devons être une bonne cinquantaine dans la salle. Et là je commence à réfléchir ... en voyant tous ces gens concentrés, méticuleux, je me suis dit : « est-ce bien la bonne voie ? », « ais-je vraiment envie de tenir des comptabilités toute ma vie ? ». J'ai re-regardé les candidats ... je me suis projeté dans ce monde d'expert-comptable ... j'en pensai aux 3 ans de stage en cabinet d'expert nécessaires à l'obtention du diplôme ... et j'ai décidé : Non ! Je veux faire de la gestion, pas de la comptabilité. J'ai rendu copie blanche et je suis parti. Je ne serai jamais expert-comptable.

En septembre ce sera la rentrée pour Françoise, elle est titulaire au Lycée Ronsard de Vendôme. Nous nous installons, provisoirement, chez ses parents, à Saint Gervais la Forêt. Elle fait l'aller retour Saint-Gervais ↔ Vendôme chaque jour. Pour Françoise, la route devient de plus en plus pénible. Nous cherchons un appartement sur Vendôme. Un soir, elle arrive et me dit « à la sortie de Vendôme, ils construisent des maisons à pas cher ». On y va voir. Effectivement, pour le prix d'un loyer on peut acheter sa

maison. Nous nous installerons dans un GMF, au Temple, le 1^e novembre 1975. Je n'avais pas d'emploi, nous n'avions pratiquement rien en apport et nous avons pu tout emprunter. Ce fût une excellente opération : un Type 5 avec jardin et garage pour le prix d'une location d'appartement. On était installés.

Moi j'ai trouvé un stage au Crédit Mutuel, avec comme objectif : accéder à un poste de directeur d'agence. Je suis allé à Blois, Vendôme, Tours et Châteaudun. Mais, ils voulaient que je suive une formation bancaire, en repartant du CAP Banque ... et ils ne pouvaient m'assurer que j'accéderai à un poste de « gestion des professionnels » comme je le souhaitais.

Au Crédit Mutuel de Blois, le directeur d'agence était très partant pour ce programme de recrutement de futurs directeurs. Au Crédit Mutuel, chaque agence était une banque, enregistrée comme telle. Elle avait un conseil d'administration qui donnait son accord pour chaque prêt aux particuliers, les dossiers des professionnels dépendaient directement du siège à Châteaudun. Le directeur m'a fait participer à ces conseils d'administration et j'y ai présenté les dossiers de prêts que j'avais traités. Il m'a également emmené chez des professionnels pour y étudier des dossiers de financement. Ou encore, cette fois où je suis allé chercher des fonds à la Banque de France pour alimenter la caisse. J'y suis allé à pied. Là, on m'a remis près de 40 000 francs (plus de 40 mois de salaire ...) en liasses de billets sortis d'une grande armoire métallique. Je n'avais jamais vu autant de billets ! J'ai mis tout ça dans mes poches et je suis rentré, pas très tranquille, à l'agence.

Ce même directeur m'avait confié une étude d'opportunité de création d'une 2^e agence à Blois. J'ai pris contact avec la CCI en me faisant passer pour un ancien élève de Sup de Co qui voulait étudier l'opportunité de création d'une école à Blois. J'aurai donc accès à toutes les études démographiques et économiques sur les 10 ans à venir pour le secteur de Blois. Je vais en conclure qu'il faudrait ouvrir une agence sur le secteur de Blois-Vienne. Les autres banques vont le faire, pas le Crédit Mutuel ...

Les stages à Vendôme et à Tours seront avec des directeurs moins ouverts. Et le retour à Châteaudun m'a permis de comprendre que la clientèle

professionnelle n'était pas la priorité du Crédit Mutuel. Je vais chercher autre chose.

Je vois une petite annonce pour un poste de « comptable industriel » à la Ville aux Clercs, près de Vendôme. J'obtiens un rendez-vous. Je quitte le Crédit Mutuel pour rejoindre le monde industriel.

Le 1^{er} février 1976 je commence à La Calhène, Sophie va naître le 27 février suivant.

Une nouvelle vie commence, elle se conjuguera à 3, puis très vite à 4 avec la naissance de Marie le 10 août 1978.

Nous voilà partis pour une grande aventure, et Vendôme en sera le point de départ.

Mais ça, c'est encore une autre histoire.

Auteur
Crédits photos

Patrice LÉPISSIER
sources personnelles
et diverses sur internet
Licence CC-BY-NC-SA

Droits d'auteur

voir le site creativecommons.fr

Le titulaire des droits autorise l'exploitation de l'œuvre originale à des fins non commerciales, ainsi que la création d'œuvres dérivées, à condition qu'elles soient distribuées sous une licence identique à celle qui régit l'œuvre originale.



Remarque : ce livre n'a aucune vocation commerciale, il est destiné à la famille et aux proches.

Édité le
par

2 janvier 2020
Patrice LÉPISSIER